



HÁSKÓLI ÍSLANDS
Hugvísindasvið

Henri Cartier-Bresson
– Quand l’homme fait l’œuvre

Ritgerð til B.A.-prófs

Sarah Unnsteinsdóttir

September 2012

Háskóli Íslands

Hugvísindasvið

Franska

Henri Cartier-Bresson

– Quand l'homme fait l'œuvre

Ritgerð til BA-Prófs

Sarah Unnsteinsdóttir

Kt. 260874-6169

Leiðbeinandi : Grégory Cattaneo

September 2012

*Je n'ai aucun message à délivrer, rien à prouver :
voir et sentir, et c'est l'œil surpris qui décide. . .*

Henri Cartier-Bresson¹

¹ Cartier-Bresson, Anne & Montier, Jean-Pierre. *Revoir Henri Cartier-Bresson*. Paris : Éditions Textuel, 2009, pg. „couverture“

RÉSUMÉ

Henri Cartier-Bresson est un des plus grands noms de la photographie française et du monde. Un photographe qui a laissé une empreinte qui ne sera jamais oubliée. Reporter, portraitiste, documentariste et aussi peintre des moments simples de la vie, juste comme ils sont. Il a parcouru le monde pour photographier ce qu'il aimait le plus, les gens. Les gens de toute classe, de toute origine, de toute ethnie, de toute profession et statut, de tout âge. Il a été reporter pendant des années et a fourni les plus grands journaux illustrés, pour l'information et le plaisir de tous. Il a fondé Magnum Photos, la fondation la plus respectée encore aujourd'hui dans le monde des photographes. Mais avant tout il était un photographe d'art. Il avait un « œil » unique, une composition unique et innée, et un flair pour un certain « instant décisif ».

Dans ce travail je vais parcourir les éléments et les événements de sa vie qui ont fait de lui ce qu'il est devenu. Puis je ferai l'étude de ce qu'on trouve dans ses photos. Je tenterai de savoir d'où vient la sensibilité qui transparaît dans ses photos, quelles sont les influences, tout en faisant le lien avec son caractère et sa vie pour enfin démontrer que sans cela ces œuvres n'auraient pas été si caractéristiques d'Henri Cartier-Bresson.

Table des matières

RÉSUMÉ	2
1. INTRODUCTION	4
2. FACTEURS DÉCISIFS DE L'ENFANCE D'HENRI	7
2.1 L'influence du succès familial, la modestie et l'humilité.....	7
2.2 La colère d'Henri et l'influence de sa mère	8
2.3 L'impact des années Lhote et de l'ambiance parisienne	12
2.4 Le service militaire et les Crosby	15
2.5 Le choix d'un métier - Henri atypique.	17
2.6 Prisonnier de guerre.....	18
3. HABITANT DU MONDE	21
3.1 Imprégnation humaine, une façon de voyager.....	21
3.2 Marqué à vie par l'Afrique	21
3.3 Une vie à parcourir le Monde	22
4. UNE APPROCHE SE FORGE ET SE PERSONNALISE	25
4.1 Un matériel simple pour un minimaliste	25
4.2 Concentration d'effort, « voler l'instant » et le laisser tel quel	27
4.3 L'approche mûrie d'un photographe unique	28
4.4 Le noir et blanc, une personnalité.....	31
4.5 L'instant décisif	32
4.6 Le Cinéma.....	32
5. HENRI & MAGNUM	33
6. LES RENCONTRES ET LEURS INFLUENCES	36
7. HENRI ET SES PHOTOS – ANALYSE	39
8. ET S'IL EN AVAIT ÉTÉ AUTREMENT	42
9. EN GUISE DE CONCLUSION	44
BIBLIOGRAPHIE	52

1. INTRODUCTION

Comment lui rendre hommage ? Un homme si discret à qui ce travail déplairait certainement. Le fait de parler de lui, de complimenter son œuvre et de l'analyser, fait partie de ce qu'il n'aimait pas. Sa modestie, sa simplicité, sa faculté de passer inaperçu, sa gratitude envers la vie qui lui rend possible de voir le monde en beauté, en géométrie humble et honnête, font de lui ce qu'il a été et ce qu'il représentera pour toujours dans le monde de la photographie. Un photographe unique. Un photographe avec une vision du monde qui est d'une modestie, d'une gratitude, d'une humanité, d'une soif de toujours apprendre plus, de s'intéresser à ce qui l'entoure qui se reflète dans ces photos. Un photographe qui se nomme « foutographe » et non photographe, car tout le monde peut appuyer sur un bouton a-t-il-dit. Lui, il a juste la patience. La patience pour attendre le bon moment. Le moment décisif.

Je me lance à la recherche de ce qui a fait son caractère unique, sa mentalité, sa vision du monde. Son œil. Sa vie, les moments, les rencontres, les événements qui ont forgé son caractère à travers une longue vie. Est-il possible que ce soit la composition de ce caractère, du grand Monsieur Henri Cartier-Bresson, qui lui a permis d'atteindre les sommets de la photographie dans son genre unique? Le fait qu'il sait apprécier, patiemment, apprendre quelque chose de chaque moment, de chaque circonstance, de chaque cadrage, pour ensuite appliquer sa notion d'humilité, d'humanité, de gratitude de voir, de vivre et vibrer, d'avoir l'occasion de voler un «instant décisif» en appuyant sur le bouton. Sa vie, comment il choisit de la vivre, comment il a choisi d'appliquer ce qu'il est de naissance et ce qu'il devient au fur et à mesure que la vie s'avance, en apprenant humblement avec la même gratitude de la part d'individus, de circonstances, de la vie elle-même, en s'effaçant discrètement pour à son tour capturer ce moment que seulement son œil aiguisé voit.

La valeur d'une photo peut se catégoriser de multiples façons selon sa nature et son intention. Une photo familiale est un souvenir, une photo de presse est une information ou une clarification, mais tous deux ont une valeur historique, une fenêtre sur la société contemporaine au moment de la prise de vue. Une fenêtre qui montre par exemple

l'environnement, les gens, les vêtements et les tendances de son époque. Mais ce ne sont pas des photos généralement pensées d'une façon artistique ni considérées en tant que telles. Pour devenir photographe artistique il faut avoir l'œil. L'œil pour transmettre une sensibilité, qu'elle se voit ou soit suggérée. Une sensibilité qui peut être de multiples origines : l'amour, la tristesse, la vieillesse, l'enfance, la guerre, la nature, etc. Mais elle peut aussi se trouver dans certains regards portés sur des choses plus réelles comme une ville, la nuit, la mer, un arbre, un homme ou un animal. Cette sensibilité peut se trouver en tout, en chaque émotion, en chaque être et en chaque élément qui nous entoure, il s'agit de la trouver et de la capturer. Capturer cette sensibilité d'une manière pour qu'elle parle, pour qu'elle transmette son émotion. Voilà ce que cherche un photographe artistique, comme Henri Cartier-Bresson.

Henri Cartier-Bresson, un des plus grands photographes du monde dans ce domaine, hautement respecté par ses contemporains et une légende aujourd'hui. Un pilier de la photographie qui a marqué et continue de marquer tous ceux qui s'approchent du domaine de la photographie artistique. Henri ne s'est jamais dit photographe car, et ce qui est une observation juste, "...tout le monde peut appuyer sur un bouton". Il s'est parfois même, par ironie, plaisanterie ou même par autocritique peut-être, nommé "foutographe" ou "fautographe". Comment se fait-il alors qu'Henri sort tirage après tirage des photos extraordinaires ? D'une sensibilité pour l'œil, pour l'âme et pour le cœur, en émotion, cadrage, géométrie, humanité et simplicité, la liste est longue.

Comment quelqu'un arrive-t-il à une telle maîtrise à quasi chaque prise de vue ? Ne faut-il pas toute une vie pour en arriver là ? Et encore, à condition d'avoir le caractère de naissance, la mentalité, l'humilité, d'être réceptif et d'avoir une soif de connaissance pour la multitude d'éléments nécessaires pour se forger un œil qui peut découvrir cette sensibilité et la capturer en composition parfaite.

La vie d'Henri, sa façon de penser, son caractère, sa famille, son éducation et les choix qu'il a fait lui-même, donc les facteurs innés, éducatifs et les choix personnels sont à mon avis ce qui a constitué la sensibilité d'Henri. Sa vie est le "pourquoi" de ses photos, il s'y trouve dans ses photos de mille et une manières différentes. La faculté de pouvoir

déceler et saisir en photographiant les « instants décisifs » ne se trouve-t-elle pas dans l'homme ? La composition de l'homme, son caractère, sa vie, sa façon de penser, ses choix de vie ? N'est-ce pas grâce au fait qu'Henri a su chercher et saisir les « instants décisifs » de sa propre vie qu'il a pu en arriver à les capturer en appuyant sur le bouton ?

2. FACTEURS DÉCISIFS DE L'ENFANCE D'HENRI

2.1 L'influence du succès familial, la modestie et l'humilité

La famille Cartier-Bresson, un nom à tiroir pour refléter la double origine de la famille, un nom qui pèsera lourd à Henri tout au long de sa vie, sa modestie, son désir de se mêler à la foule, de ne pas être privilégié ne lui permet pas. Deux anciennes familles qui en réunissant ses forces réussissent à prendre pied dans l'industrialisation moderne du fil à coton. Les Cartier, famille d'anciens agriculteurs et cultivateurs de Silly-le-Long dans l'Oise, possédaient des grandes et bonnes terres au nord de Roissy. Les siens s'étaient installés à Noyers-sur-Serein, au nord de la Bourgogne. La chance des Cartier était de vendre à l'époque du foin pour les chevaux d'une famille de commerçant de Paris, les Bresson. Pendant la révolution Antoine Bresson vendait déjà du coton tordu et filé à Paris Saint-Germain. A son décès la boutique sera ensuite reprise par sa veuve puis ses enfants. Mais le lien de ses deux familles se formera autrement, quand les Bresson commencent à placer ses enfants en nourrice chez les Cartier, une pratique commune à l'époque et pour rendre service, les Bresson reçoivent les fils Carter en apprentissage à la mercerie. C'est l'époque de la lancée de la bobine de fil à coudre, l'industrialisation bat son plein, l'arrivée des machines à vapeur pour la fabrication de fil de coton en masse, l'expansion de l'affaire familiale est grandiose. Très vite l'affaire a deux adresses, un point de vente boulevard de Sébastopol, l'autre est l'usine à Pantin de 23000m² et en moyenne de 450 employés. Cette rue du Chemin-Vert à Pantin deviendra à la fin du siècle la rue Cartier-Bresson en hommage à leur empire et certainement leur bon cœur, car cette famille, au nom à tiroir, ne regarde jamais à la dépense quand il s'agit de bien traiter ses employés; crèche, école, dispensaires, église, dépendances, tous leurs besoins sont couverts avec dignité. Le père Cartier est donc ravi de voir ses deux fils épouser les filles de leur patron. Une dynastie industrielle est née, les Cartier-Bresson. «Cartier-Bresson, fils et cotons» avec un vrai emblème, une croix, les lettres C et B stylisées, des vraies armoiries d'une grande famille bourgeoise. Mais la foi, l'humilité et la gratitude resteront toujours l'essentiel dans la famille Cartier, sans ça pas de succès. Ces valeurs, ainsi que le nom à tiroir, Henri les reçoit comme première dot et en sera imprégné toute sa vie.

2.2 La colère d'Henri et l'influence de sa mère

Henri Cartier-Bresson est né sous le signe du Lion le 22 août 1908 à quinze heures à Chanteloup-en-Brie, une commune toute proche de Marne-la-Vallée dans le château familial où vivent ses grands-parents. Henri est baptisé du prénom de son grand-père paternel, mais il est bien le fils de sa mère, une Normande. Elle est de la grande lignée normande, celle de Malherbe, de Corneille et de Flaubert, qui a hérité du goût classique et sobre. Sa mère s'appelle Marthe née Le Verdier. Ils se ressemblent, élégance, maintien, une grâce innée. C'est elle qui le comprend. Tous les deux sont nerveux et ne tiennent pas en place. Elle seule sait le calmer. Très jeune Henri montrera un trait de caractère qu'il gardera toute sa vie : la colère ; jusqu'à se rouler par terre et à se taper la tête contre le mur. Sa mère, qui le connaissait le mieux, essaie de trouver des moyens pour le maîtriser, pour le calmer et pour éviter qu'il influence et blesse ses sœurs, l'amène au concert, le fait parcourir les galeries du Louvre et lui donne à jamais le goût de la poésie. Elle lui fait également lire les livres présocratiques, qu'il gardera toujours près de lui. Un tel comportement a persuadé tôt son grand-père qu'il serait certainement le fruit sec de la famille, ce n'était pas des manières. Elle l'initie tout au long de son enfance à l'art, la poésie, la lecture, le piano et la musique classique. Son père est tout autre, stricte, homme d'affaire, qui a dû prendre ses responsabilités très jeune à la mort de son père, les responsabilités familiales par devoir. Ce père qui a fait des Hautes Études commerciales pour prendre la direction générale de l'entreprise Cartier-Bresson, toujours enfermé dans son bureau, a donné à Henri le dégoût du monde des affaires dès son enfance. Henri est bien plus intéressé par les voyages qu'a faits son père, celui-ci a fait le tour du monde pour explorer l'industrie cotonnière, et Henri lui demande fréquemment de lui raconter ces aventures. À ses questions, Henri reçoit toujours la même réponse «Ici, à Fontenelle, il y a de plus beaux couchers de soleil»². Une complicité entre père et fils se trouve quand même dans le domaine artistique. Le père d'Henri comme son grand-père étaient tous les deux dessinateurs passionnés et innés. Pendant son voyage autour du monde son père a rempli 3 carnets de «prises de vues» de ce qu'il a trouvé sur son chemin. Henri se passionnera très jeune pour le dessin et tous les deux se retrouvent également quand il s'agit de choisir des échantillons de couleurs pour l'usine avec leur flair artistique pour les réunir. Henri est l'aîné de cinq enfants.

² Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Gallimard, 2009, p.30

Très proche de sa mère, son éducation se fait en plus grande partie par elle. Il l'accompagne à la flûte quand elle joue du piano comme il l'accompagne dans la vie de tous les jours, à part à la chasse où il va avec son père et son grand-père. L'été, il les passe à la campagne auprès de ses grands-parents, d'un château à l'autre, soit à Chanteloup ou à côté de Rouen. Mais chez lui, c'est bien à Paris. Ses parents sont locataires, ce n'est pas par nécessité mais pour la raison que tout investissement doit aller dans l'entreprise familiale. C'est quand même un immeuble Haussmannien au 31 rue de Lisbonne tout près du Parc Monceau entre le VII et le XVII arrondissement. C'est un vaste appartement avec un maître d'hôtel qui appelle Henri «Monsieur Henri», des nounous venues d'Angleterre qui lui apprennent les bases d'anglais. C'est une rue très résidentielle et qui par ses habitants aura une grande influence sur Henri. Il se souvient de son père disant en rentrant quelquefois «Je viens de croiser Degas, le peintre...»³ Degas ou un autre, le quartier vibre au rythme d'artistes de tout genre. C'est à l'âge de cinq ans qu'Henri fait la connaissance de son oncle Louis. L'oncle Louis qui contrairement à ce qu'une telle famille aurait attendue de lui, s'est consacré à la peinture. Il est un ancien pensionnaire de la Villa Médicis et a même reçu le prix de Rome en 1910. Le soir de Noël en 1913, Henri est autorisé à visiter son atelier, il est fasciné par ce qu'il voit. Sa passion est déjà née et l'oncle Louis est devenu son premier «père mythique» d'une longue liste à venir. Mais l'heure est à la guerre et malheureusement l'oncle Louis sera tué pendant la Grande Guerre (1914-1918) à seulement 33 ans. Cette perte ainsi que celle de son oncle Pierre, rescapé de Verdun mais mort de ses blessures, ont profondément marquées Henri malgré ses dix ans le jour de l'Armistice. La peinture est devenue un tout pour l'adolescent. L'art sous toutes les formes est la seule discipline à laquelle il se donne à fond. Il y a toujours eu des dessinateurs dans la famille, son père, grand-père, son oncle et même l'arrière-grand-père. Un autre est né.

A l'adolescence il y a un événement qui marquera Henri à vie, qui commencera à sculpter chez lui une certaine vision du monde, des séquences dans la vie et quelle place nous y tenons, en tant qu'êtres humains. Le jour où il s'est rendu compte qu'il a dessiné le même point de vue que Cézanne sur l'église Guermantes, c'était une révélation, car il

³ Idem, pg. 34

se dit «Quelle surprise et quel réconfort que de sentir que les sujets sont toujours les mêmes, et que tout a déjà été dit de tout temps. Ce qui compte, c'est la façon d'accommoder les œufs...»⁴ c'est un certain soulagement, une leçon d'humilité «On n'invente jamais rien»⁵ moins de pression extérieure en tout cas, car la pression et atteindre la perfection il ne les lâchera jamais sur lui-même. Il s'autocritiquera toute sa vie, très objectivement, mais durement. Peu après la mort de son oncle Louis, Henri a le plaisir de suivre ses premiers cours d'art, auprès d'un ami de son oncle, Jean Cottenet. Jean est élève du Cormon et dirige un atelier prisé aux Beaux-Arts, il prendra la place laissée vide du premier «père mythique» et enseigne à Henri la technique de la peinture à l'huile. Toute sa vie Henri se trouvera des «modèles», le plus souvent des hommes. Des hommes qu'il admire, par leur talent, technique, sagesse, vue sur la vie, leur philosophie, des maîtres, des «pères mythiques», mais toujours plus pour ce qu'ils sont que pour ce qu'ils créent. A seize ans, Henri trouve son prochain maître, Jacques-Émile Blanche. Blanche est peintre et dessinateur qui écrit aussi fréquemment avec succès. Il est connu pour son caractère pas facile, son obsession pour le suicide et la presse le dit «le peintre moderne à la mode»⁶. Blanche se veut portraitiste, mais il peint les âmes et non «l'enveloppe». Il se retire dans son manoir près de Dieppe six mois par ans et cette fois-ci il invite Henri et son cousin Louis à le rejoindre. Ils auront l'occasion pendant ce séjour d'apprendre avec Blanche dans son atelier, de l'observer travailler et vivre sa vie quelque peu atypique. La passion d'Henri est née il y a longtemps et commence à se forger à travers ses rencontres et ses expériences. Le jeune homme vit pour l'art et veut tout comprendre et apprendre, à sa façon.

La scolarité d'Henri ne sera pas un parcours facile. Son caractère coléreux et le fait qu'il ne tient pas en place font qu'il restera toujours un élève très médiocre. Ce n'est pas qu'il n'ait pas les capacités intellectuelles mais le modèle d'enseignement catholique à Fénelon n'est pas du tout pour lui. Il est fâché avec la ponctuation et les accents d'où sa propre orthographe approximative, pas beaucoup appréciée par ses professeurs principaux : l'abbé Berthier, l'abbé Aubier ou l'abbé Pessin dit Pet-sec. Ils font face à un adolescent rebelle, lointain et rêveur. Il arriva quand même à y trouver du plaisir à

⁴ Idem, pg. 36

⁵ Idem, pg. 40

⁶ Idem, pg. 37

l'école après que le surveillant général l'ait surpris à lire du Rimbaud un jour. Cet homme était peut-être le seul laïc dans un environnement qui ne l'était pas et il a compris et même apprécié qu'Henri soit un jeune homme qui ait un peu «mal tourné». Quoi qu'il en soit, il a dit à Henri au moment de le surprendre: «Pas de désordre dans les études!» et puis rajouta en le tutoyant «Tu pourras lire dans mon bureau⁷. » Henri prend un grand plaisir à lire des œuvres «déconseillées» ; Proust, Dostoïevski, Mallarmé...tout y passe. Grand, mince et bien proportionné mais aucun goût pour les sports ni un esprit compétitif. C'est certainement pour ça qu'il trouve du plaisir à être seul avec ces livres mais aussi à être scout. Le scoutisme était une activité encadrée par la paroisse de Saint-Honoré-d'Eylau, Henri y retrouve des souvenirs de chasse et de nature de son enfance et à partir de là il portera toute sa vie son canif en poche, comme d'ailleurs ont fait son père et grand-père, «Quand on a l'âme scout, c'est pour la vie».⁸ En rétrospective sa scolarité reste quand même un souvenir assez douloureux, il n'est pas vraiment à sa place. Henri arrive quand même à passer son diplôme et se trouve au lycée. Trois fois il se présentera à l'examen du baccalauréat au lycée Carnot, trois fois il le rate. D'abord de trois points, puis de treize ensuite de trente. Il ne s'en soucie guère. Pendant les années du lycée, Henri continue à aiguiser son regard, inconsciemment toujours, grâce au cinéma muet. Henri a une grande passion pour le cinéma muet mais déteste l'opéra. En fait c'est simple; il ne peut qu'apprécier une chose à la fois. Regarder un film et ne pas avoir à suivre les paroles à l'opposé de l'opéra où il faut écouter et voir en même temps. Le perfectionniste, hyper-concentré est en train de prendre forme. Ses études classiques seront une déception pour la famille, son père rêvait de le voir faire HEC comme l'aîné de ses fils et viser la direction générale de l'entreprise un jour. Il n'en sera rien et leurs relations, avec son père et son grand-père, sont à cause de ça souvent difficiles. Ils attendaient tant de lui pour l'entreprise familiale. Henri est en train de devenir un jeune homme, le caractère s'amplifie et il ne mâche pas ses mots, même en famille. «Un jour, à table, il ne peut s'empêcher de répondre à son grand-père en citant un mot de Taine : «On ne mûrit pas, on pourrit par places seulement.»⁹ De colère, la moustache blanche du patriarche en devient verte. Pour toute réponse, il sonne le

⁷ Idem, pg. 39

⁸ Idem, pg.40

⁹ Idem, pg 44

maître d'hôtel à favoris: «Veuillez faire sortir Monsieur Henri!»¹⁰ Résigné, son père lui dit plus tard «« Tu feras ce que tu voudras mais tu ne seras pas un fils à papa. Tu auras les revenus de ta dot pour financer les études de ton choix. Quoi que tu fasses, fais-le bien...» Henri avec son caractère, le prend de la seule façon possible; «On n'explique pas on ne s'explique plus, on s'en va». Ce qu'il fait»¹¹ Henri a vingt-trois ans, il va voler de ses propres ailes. « Il sait déjà ce que d'autres mettent quelques décennies à comprendre : l'important est d'avoir une idée et de s'y tenir jusqu'au bout. Une seule suffit à engager une existence »¹²

Cet Henri coléreux, trouve donc une grande partie, grâce à laquelle il va suivre le chemin qu'il a suivi, dans ses membres de famille, l'influence de ses parents, l'initiation à l'art en général par sa mère, de ses « pères mythiques », le surveillant général, le scoutisme. Il est déjà conscient de sa passion, il sait déjà très bien au moins ce qu'il ne veut pas. Il baigne dans le Paris de l'époque, entouré d'art et d'artistes, il regarde et observe avec humilité, comme le ferait un Cartier-Bresson.

2.3 L'impact des années Lhote et de l'ambiance parisienne

On ne naît pas artiste, on le devient. Henri, le jeune homme, le sait bien. Il veut être peintre, rien d'autre. Paris à cette époque regorge d'artistes en herbe et d'académies d'art, chacune avec sa tendance, sa philosophie, selon les maîtres qui y enseignent. Il y a l'Académie Julian, l'académie Ranson, l'académie de la Grande Chaumière, l'académie Frochot, l'académie de la Palette et l'académie Moderne pour en nommer quelques-unes. Les futurs élèves font leurs choix selon la tendance pratiquée, les maîtres qui y enseignent, selon les peintres précédents et leur réputation bien sûr. Henri choisit l'académie Lhote. Une académie récente, ouverte en 1922. Elle est située à Montparnasse et accueille beaucoup d'artistes venus d'autres pays, dotée de professeurs comme Kisling et Metzinger, mais le maître des lieux en tout et pour tout est Monsieur André Lhote. Lhote a grandi sous l'influence de Gauguin mais a plus de réussite dans les milieux intellectuels de Paris, en tant que critique d'art et de professeur, qu'il n'aura jamais comme peintre. Henri y retrouve son prochain «père-mythique». Lhote deviendra

¹⁰ Idem, pg.44

¹¹ Idem, pg. 45

¹² Idem, pg. 83

son maître de la composition car Lhote de son esprit cubiste est lui-même une incarnation vivante de la légende cubiste. Il est reconnu comme l'un des chefs du néoclassicisme et ne jure que par la composition et Cézanne. Il dira souvent «Cézanne, notre actuel directeur de conscience»¹³. La composition est plus qu'une passion. Pour lui la composition est tout, et tout est dans la composition. C'est la seule manière d'exprimer le tempérament d'un artiste et son œuvre et sa pensée, et Cézanne était à son avis le maître. Inlassablement il répète à ses élèves; «Pour maîtriser cet art, il faut assimiler le rythme, la perspective, le dessin, la couleur. Hors de la composition point de salut!»¹⁴ Lhote est tellement obsédé par la composition, la géométrie, «le nombre d'or» qu'une grande partie de l'apprentissage, car il maintient que le seul socle pour la pratique est la théorie, se fait en faisant des recherches sur des œuvres du passé. Des œuvres dites de valeurs absolues, devenues des lois de la composition reconnue. Pour résumer Lhote, il y a une phrase très caractéristique, que Henri retiendra toute sa vie : «Nul n'entre ici s'il n'est géomètre!» Henri avec son passé de mauvais élève n'est peut-être pas très fort en mathématique mais le fameux nombre d'or est gravé en lui, inné, c'est un instinct pour lui. Le chaos commence à prendre forme en lui, donnant une structure en appliquant des lignes visibles comme invisibles. Dans le futur ; « C'est la leçon des maîtres anciens, qui lui a permis de faire entrer le nombre d'or dans la chambre noire»¹⁵ Il s'abandonne à son propre instinct. Une passion pour une vie est née et tout passe maintenant devant lui avec cette attitude visuelle nouvelle. « Il sait désormais ce qu'il cherche à atteindre. Quelque chose comme un état de grâce mêlant l'ordre, l'équilibre, l'harmonie, la mesure et autres vertus classiques que l'on dit être des vertus françaises par excellence.»¹⁶ Mais encore une fois le caractère excentrique et contradictoire en quelque sorte d'Henri lui fait dévier de son chemin, car après seulement deux ans à l'académie Lhote, il la quitte. Il ne veut pas risquer de faire du sous-Lhote, il veut prendre son propre envol et ne pas adhérer à quelque chose, stricte et encadré, c'est contre ses règles de vie. «Toute académie est une prison et toute prison est à fuir»¹⁷. Il a déjà sa propre philosophie et a tiré sa propre leçon de cette étape de sa vie, aussi bien que des règles d'or emportées. «Le vrai pilier restera toujours le temps, à

¹³ Idem, pg. 49

¹⁴ Idem, pg. 49

¹⁵ Cartier-Bresson, Henri. *L'imaginaire d'après nature*. Paris : Fata Morgana, 1996, pg. 12

¹⁶ Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris: Gallimard , 2001, pg. 54

¹⁷ Idem, pg. 54

savoir la conscience ineffable de vivre un instant exceptionnel touché par la grâce»¹⁸. Ceci se révélera être la maxime qu'Henri suivra jusqu'à la fin de sa vie. Heureusement....

Ainsi, quand il s'agit de l'art, Henri collectionna des maîtres en chair et en os. Il y a eu jusqu'à maintenant : son oncle Louis, Jacques-Émile Blanche et maintenant Lhote. Henri s'imprégnera à jamais des idées de Lhote sur la composition, la géométrie, la valeur des intervalles et le pouvoir des lignes, la pureté et le rythme intérieur d'un tableau.

Henri vit dans les beaux quartiers à Paris, d'abord Avenue de Villiers, puis Rue Murillo. Il est un jeune homme qui commence à prendre forme, à se forger, l'énergie se canalise. Anticonformiste, il n'aura jamais la foi, il restera convaincu que l'homme a inventé Dieu et non pas le contraire. Il est l'impatience même, mais aussi la curiosité, l'enthousiasme accompagné de ses crises de colère. Il ne tient pas en place et n'arrivera jamais à dominer son tempérament, il ne veut rien rater, il est partout, dans la rue, il aime la nuit et l'aube. Excentrique, peut-être un certain «grain de folie», peut-être est-ce ce qui fait partie de son futur génie. Élégant et éduqué, il parle bien mais il ne veut pas être considéré différemment de la classe moyenne, des gens honnêtes. Il ne veut pas être privilégié. Henri est d'une culpabilité innée et n'a aucune idée réelle de la valeur des biens et des affaires de sa famille. Une culpabilité vis-à-vis des classes défavorisées, une modestie, une humanité et le fait qu'il n'est pas plus que son prochain le caractérise. La force qui auparavant était le moteur de ses coups de colères uniquement est en train de donner des ailes à son idéalisme, sa façon indépendante et excentrique d'exister, ses opinions et ses pensées. Il ne se rendra compte que bien plus tard qu'il est bien à part, atypique et unique dans sa façon d'exister et coexister.

Henri a une facilité à se faire des relations, il fréquente les «bons» endroits de Paris, plein d'artistes, d'écrivains, de poètes, de critiques d'art et apprend à connaître l'homme derrière certaines des œuvres les plus connues. Henri est là où il faut être, à sa manière. Il est discret, il écoute, il apprend, il ne dit rien, il est le plus souvent le plus jeune parmi ceux qui sont déjà établis, ceux qu'il admire. Certains lui sont présentés par Jacques-

¹⁸

Idem, pg. 54

Émile Blanche, devenu son ami. Il veut initier Henri au milieu artistique. La première rencontre n'était pas vraiment un succès et pas des moindres des personnalités. C'est chez Gertrude Stein, écrivain pour écrivain, qu'Henri présente quelques toiles. Pour ce jeune Henri qui espérait un encouragement il n'a eu qu'un seul commentaire d'un ton sec: «Jeune homme, vous feriez mieux d'entrer dans les affaires de votre famille!»¹⁹. Mais Henri ne perd pas courage. Il sera admis dans le fameux salon de Marie-Louise Bousquet de la rue Boissière, fréquenté régulièrement par Gide, Derain, Giraudoux et Colette. Mais encore intimidé toujours par ses grands penseurs, il ne se sent pas à la hauteur, il ne fait qu'écouter, il ne participera pas aux conversations. L'humilité. Une de ses rencontres aura un impact considérable sur Henri, celle avec René Crevel, de huit ans son aîné. Il fréquente les meilleurs salons de Paris et les plus fermés, les fameuses arrière-salles des cafés où souffle l'esprit et les bordels. Henri se trouve une vérité en découvrant le surréalisme. Cette forme d'art, que ce soit en peinture, littérature ou en philosophie donne une raison ou justification plutôt à son état d'esprit et sa façon de penser. Une fois admis dans l'arrière-salle de la Dame Blanche à Montmartre et celle du Cyrano près de la place Blanche, tous deux des hauts lieux de réunion des surréalistes à Paris, il a vraiment une impression de pénétrer dans les salles du saint des saints.

Ses premiers choix, en tant que jeune homme, coloré de son caractère d'éducation, sont faits. Il choisit Lhote, d'abandonner ses études, de se plonger dans le milieu artistique de Paris. Il écoute et il apprend, le surréalisme lui vient ainsi, une révélation. Il découvre en lui grâce à Lhote la composition, c'est ce qu'il cherche, de quoi il est fait. Ce nombre d'or, les proportions divines, une harmonie universelle qui est en lui, c'est inné. Il l'a découverte en lui, il la développe, sa soif d'apprendre et de voir le monde à travers cette nouvelle découverte est née.

2.4 Le service militaire et les Crosby

Au cours de ces années si fertiles pour sa formation intellectuelle et artistique Henri trouve tout de même le temps de remplir ses obligations militaires. Pour lui c'est contre nature, qu'il s'agisse de la mentalité, la discipline, le côté physique ou ce culte du drapeau. Pourtant il envisage de devenir pilote, une fois à l'armée, peut-être le côté

¹⁹ Idem, pg. 60

romantique et rêveur, mais il n'en sera rien. Il est au Bourget près de Paris et comme à l'école il se fait souvent remarquer par son côté non-conformiste et anti-disciplinaire, il est souvent sanctionné. Heureusement, car une fois il sera sanctionné d'une manière assez étonnante mais qui sera le début de quelque chose qui changera plus tard sa vie. Il est sanctionné après un incident et prend trois jours de « prison » au domicile d'un américain, Harry Crosby, qui vit dans la forêt d'Ermenonville, installé au Moulin du Soleil chez un certain Armand de La Rochefoucauld. Harry Crosby sort de la grande société bostonienne, richissime et installé sur le Vieux Continent avec sa femme. Une personnalité minée par l'autodestruction, fêtard et avec sa femme ils sont vus comme des excentriques qui se livrent à l'alcool et la liberté sexuelle. Henri se lie d'amitié profonde avec les Crosby et passe beaucoup de temps au Moulin du Soleil. Les Crosby ont fondé une maison d'édition en 1925, uniquement pour les œuvres à leurs goûts, The Black Sun Press. Henri, encore une fois le benjamin, y assiste à des débats de gens qu'il admire, aux goûts plutôt luxueux mais atypiques, surréalistes et élitistes. Il apprend beaucoup, il absorbe tout. Au Moulin chaque week-end c'est un défilé d'artistes et Henri se liera d'amitié proche avec certains; Max Ernst, Julien Lévy, Gretchen et Peter Powel tous deux photographes amateurs. Toute cette bande a une mentalité similaire et partage une détermination à échapper au puritanisme de leur milieu familial de naissance. Henri s'y retrouve tout à fait. Peter Powel montre le premier à Henri comment utiliser un appareil photo, ce qu'on peut faire avec, la lumière, l'ouverture, la vitesse. Par contre sa femme Gretchen deviendra l'amante d'Henri. Elle a dix ans de plus que lui est c'est une histoire, passionnée, mais sans issue. C'est de la joie et de la souffrance pour Henri car l'image de Gretchen Powel l'obsède à en perdre la raison, il lui faut partir.

L'homme Henri est né et il va chercher son nouvel instrument de chasse, de passion, d'expression. Il part, en fuyant vers l'avant, à la recherche de ce qu'il fait. L'armée l'aura amené plus proche d'un milieu artistique qu'il admire, d'une liberté de penser, d'une forme d'art qui lui parle, son premier cœur brisé. Mais surtout une curiosité envers la photographie, une intrigue, une vision des possibilités de cet art. Un art qui lui parle.

2.5 Le choix d'un métier - Henri atypique.

Après le service militaire, Henri retrouve ses amis et ses habitudes à Montparnasse. Il met une certaine fierté à être aussi fauché que le sont tous ses amis, il veut leur ressembler, s'y confondre. Il sort beaucoup, surtout la nuit. Sortir, c'est partir un peu. Ce n'est pas pour s'amuser, c'est une recherche. Une recherche d'émotion. Henri est à la recherche du Paradis perdu, surtout depuis qu'il s'est rendu compte que la porte pour y entrer est verrouillée. Mais il lui manque un but, il ne veut pas rentrer dans le rang, la vie est trop courte. « Désormais il ne se veut plus l'esclave de rien de personne sinon de son instinct. La seule puissance qu'il laisse se gouverner »²⁰ Annoncer à son père qu'il veut devenir photographe, encore considéré comme un hobby et non un métier, n'est pas une tâche facile, mais pour Henri c'est la seule solution qu'il ait trouvée pour vivre, vivre intensément. « Toute discipline méthodique le fait fuir. Question de caractère, de tempérament, de personnalité. S'il est toujours un visuel pur passionné par la composition, il n'en demeure pas moins un intuitif, et surtout un homme en mouvement. Il a besoin de bouger, d'aller voir. Or, seule la photographie peut catalyser toutes ces aspirations »²¹ Il n'aura pas le soutien de son père, il n'osera même pas dire le choix de son fils à ses amis. Pour pouvoir se donner à fond dans son choix de la photographie, Henri fait quelque chose qui décrit bien son caractère; il détruit la plupart de ses toiles. Un rituel, un exorcisme, un geste presque surréaliste, il fait de la « place » pour pouvoir se donner entier à son nouveau projet.

Voyage, reportage. Photo, cinéma. Henri veut tout faire. L'air du temps est à une Europe qui commence à s'enflammer. Il voit la guerre en Espagne de près, personne n'en sort indemne. Il est métamorphosé. Il a toujours tenu à n'appartenir à rien, à ne pas se laisser dicter, de ne pas adhérer plus à une cause qu'une autre, que ce soit l'académie de Lhote ou le parti communiste. L'air du temps est tendu, on bascule de l'après-guerre à l'avant-guerre. En 1936 la France vit un bouillon de chaos politique, élections, montée de partis fascistes, l'extrême droite. Il ne fait pas bon de s'appeler comme les capitalistes de l'usine de Pantin, Henri Cartier-Bresson, devient Henri Cartier tout court, il vit son appartenance dynastique comme une tare. En ces temps mouvementé Henri trouve quand même le temps pour l'amour. Il se marie, contre son milieu bien sûr. Une

²⁰ Idem, pg. 84

²¹ Idem, pg. 85

danseuse de quatre ans de plus que lui, séduisante, intelligente, d'un humour sarcastique, d'un caractère aussi trempé que le sien. Ratna Mohini, qui se fait appeler Éli, danseuse divorcée d'origine javanaise, d'une famille musulmane de Batavia. Le couple s'installe dans un appartement-atelier de la rue des Petits-Champs près de la place Vendôme. Pour la première fois Henri a besoin d'un revenu stable, pas seulement pour des raisons familiales mais aussi car c'est la guerre qui arrive.

Henri part donc dans sa nouvelle direction, son choix de métier sans l'accord de son père, contre ce que toute la famille attend de lui en tant que fils aîné. Ce perfectionniste, têtu, jusqu'au-boutiste part donc dans la vie non seulement avec ses propres critères de réussite, mais aussi avec la lourde tâche de regagner le respect de son père vis-à-vis de sa décision de devenir photographe. Jeune homme à l'aube de la guerre, marié à une danseuse javanaise, divorcée et plus âgée que lui, photographe, sans emploi. C'est Henri Cartier, et c'est bien lui.

2.6 Prisonnier de guerre

Henri a 28 ans et il veut s'engager, participer, assurer sa présence sur le terrain. Il a une conscience politique de gauche mais son caractère lui ne permet pas d'adhérer à quoi que ce soit. « Ni parti, ni Église, ni mouvement. Un reporter ne connaît qu'une seule ligne, celle du chemin de fer »²² Il fera quand même une exception et devient membre de L'AEAR, L'association des écrivains et artistes révolutionnaires, dirigé par un certain Aragon pour assurer la défense de la culture. Ce sera la première fois qu'Henri est engagé comme photographe, avec un vrai titre de photographe professionnel à « Ce Soir », un vrai salaire et une carte de presse, celle du numéro 3112.

« Mou, très mou. Incapable de passer au grade supérieur »²³ voilà ce qu'on trouve dans le livret militaire d'Henri. Heureusement Henri se trouvera à la tête d'une liste de quatre-vingt noms de photographes, une sélection pour créer un service photographique des armées destiné à faire contrepoids au grand nombre d'images des allemands paru dans la presse. Dix-huit photographes seront choisis et l'unité « Film et photo » de la IIIe armée est créée. Ils reçoivent le matériel ainsi qu'une camionnette Ford avec le

²² Idem, pg. 156

²³ Idem, pg. 178

monogramme « Oyez. Voyez » pour sillonner la France. Le 10 mai 1940 commence la « Campagne de France ». Les villes tombent les unes après les autres et la population fuit vers le Midi, c'est la débâcle. Le caporal Cartier-Bresson a tout juste le temps de mettre à l'abri ce qui lui tient le plus au cœur, son Leica. Il se livre d'abord à un rituel, un peu comme il l'avait fait avec ses toiles. En vitesse, il parcourt chaque rouleau de négatifs en sa possession et il choisit, sans appel, ceux qui seront sauvés, seulement un tiers. Les élus sont placés dans une boîte à biscuits en fer, Huntley and Palmer, et confiés à son père. Le Leica, il l'enterre dans la cour d'une ferme des Vosges, peu après cela sa petite troupe se retrouve encerclée par les Allemands. Le 22 juin 1940, le jour où l'armistice est signé, Henri est capturé avec ses camarades dans les Vosges, ils sont convaincus d'être libérés sous peu. Ils sont transférés sous un numéro de matricule à Ludwigsburg, un camp de vingt-trois mille hommes. Henri est KG845. (KG=Kriegsegefangener). Ce n'est pas un camp de concentration ni un camp d'extermination, mais c'est un camp. Ils doivent travailler, travailler dur, suer dans des cimenteries, arracher le lin, bourrer des traverses de chemin de fer et tout autre métier pénible. L'homme ici, est réduit à l'état de larve. Henri n'a qu'une seule idée en tête. S'évader. En attendant une occasion d'évasion il photographie mentalement, le camp abrite un exceptionnel échantillon d'humanité.

Un million six cent mille prisonniers français ont été transférés en Allemagne pendant la guerre, seulement soixante-dix mille s'en sont évadés. Henri et ses camarades maintiennent leur raison par l'évasion à l'horizon. La première tentative sera gâchée par le mauvais temps et leur coûtera vingt et un jours de cachot et deux mois de travaux forcés. La deuxième est réussie, mais ils seront capturés par la *Schutzpolizei* en pleine nuit vingt-quatre heures plus tard, cachot et travaux forcés les attendent à nouveau. La troisième tentative sera la bonne, le 10 février 1943, ils passeront la frontière le long du canal de la Moselle. Avec l'aide d'un SS Alsacien ils reçoivent des faux-papiers et des billets de train pour finir dans une ferme pendant trois mois, cachés.

Des années plus tard, en répondant au questionnaire de Proust, à la question « Quel est votre voyage favori ? » Henri répondra : « M'évader trois fois en tant que prisonnier de

guerre. »²⁴ « Évadé. C'est la seule « médaille » à laquelle il tienne, partagée avec quelque trente mille autres captifs, non par orgueil mais par fierté, celle du prisonnier... »²⁵ L'Allemagne lui restera pour toujours en travers de la gorge.

Son premier geste sera de se rendre sans la ferme des Vosges où il avait enterré son Leica. Pendant trois ans il a seulement pris des photos qui resteront gravées dans sa mémoire. Au camp il s'était promis de s'évader pour devenir peintre, sa passion et sa vocation, mais le Leica restera toujours son instrument préféré pour capter l'instant.

Henri apprendra plus tard que tous ceux qu'il a connu à la ferme du Loir et Cher, à l'exception d'une femme, ont été trahis, livrés à la Gestapo. Ils avaient été arrêtés et déportés à Buchenwald. A quelques heures près il y était lui aussi. Depuis cet instant il se sent un rescapé de la vie. Il vit la Libération de Paris, à vélo, il va partout et il photographie. Une atmosphère inouïe, l'extase, une foule impossible. Une nostalgie le prend et il veut parcourir ses lieux d'enfances après la libération. Il part à cette rencontre en compagnie de sa femme et de Chim. Henri fait une halte dans sa vie et regarde le passé, humblement. Il est encore en vie.

La guerre a changé Henri, son humilité et sa gratitude déjà existante se renforcent par le seul fait d'être en vie, d'avoir eu la chance. D'accepter que ceux qui l'ont aidé, que ceux qu'il a laissé derrière sont morts ne fait que s'ajouter à sa culpabilité innée d'un poids de plomb. Son regard humain a appris, énormément, le plus sombre, le plus triste, la misère en face, la mort et la maladie. Ses années de prisonnier sont le fait le plus marquant de sa vie, son plus grand apprentissage humain. Quelque choses que seul un prisonnier peut comprendre, car « Ceux qui n'ont pas connu les camps n'y pénétreront jamais, ceux qui y sont allés n'en sortiront jamais, car le camp est hors du monde²⁶. » Tout a changé : nationalité évadée, le monde avant captivité, l'âme tatouée par la réclusion, les yeux ont vieilli.

²⁴ Idem, pg. 189

²⁵ Idem, pg. 189

²⁶ Idem, pg. 190

3. HABITANT DU MONDE

3.1 Imprégnation humaine, une façon de voyager

Le nombre de voyages et la manière dont Henri a voyagé sont vertigineux. Il n'a jamais voyagé en touriste, il n'a jamais eu une destination finale ou une limite de temps. Jamais il ne se demandera quand il rentrera. Il change de vie temporairement. Il ne fait que suivre son instinct. Il dit lui-même « Une vie c'est comme une ville, pour la connaître il faut s'y perdre »²⁷, et c'est ce qu'il fera toute sa vie. « J'ai beaucoup circulé, bien que je ne sache pas voyager. J'aime le faire avec lenteur, ménageant les transitions entre les pays. Une fois arrivé, j'ai presque toujours le désir de m'y établir pour mieux encore mener la vie du pays. Je ne saurais être un globe-trotter »²⁸

3.2 Marqué à vie par l'Afrique

Son premier vrai voyage tout seul, c'est l'Afrique. Un continent qui le changera à vie. L'impact est irréversible. Henri a 1000 francs en poches et quelques livres, l'un est la poésie de Rimbaud. Il est confronté à la pratique inhumaine du portage, l'esclavage, les négriers. Au début des années trente on compte encore quelque dix mille indigènes en Afrique vivant à l'état sauvage. Henri arrive au moment où ces indigènes sont en train de fuir. Ils fuient la civilisation, les routes et les constructions que les « blancs » amènent. Le nerf humain d'Henri est secoué. Il subvient à ses besoins en faisant des petits boulots; marchand de bois, planteur, commerçant du bazar et chasseur, une de ses passions données par son père et son grand-père. C'est la traque qu'il aime. Après avoir chassé les crocodiles et les hippopotames il ne chassera plus jamais les lapins et les faisans normands. En Afrique Henri chasse aussi des images avec son appareil photo, un Krauss acheté d'occasion avant son départ. Obsédé par la beauté des gens, des ethnies rencontrées, il photographie les gens en action, les enfants qui jouent, les femmes qui bavardent. Ce voyage qui a changé sa vie a toute même failli tourner à la catastrophe, car Henri tombe très malade. C'est une bilharzie, une hématurie bilieuse causée par les larves d'un parasite, la plupart qui en souffre n'en réchappent pas. Henri est a cru que c'était la fin et envoie une lettre à sa famille avec ses derniers vœux,

²⁷ Idem, pg. 21

²⁸ Cartier-Bresson, Henri. *L'imaginaire d'après nature*. Paris, Fata Morgana, 1996, pg. 18-19

comme quoi il veut être enterré dans la vallée de la Varenne. La réponse de la famille ne se fait pas attendre et décrit bien l'attitude envers ses explorations et son « métier »; « Ton grand-père trouve cela trop coûteux. Il serait préférable que tu rentres²⁹. » Même avec un pied dans la tombe Henri n'est pas pris au sérieux par sa famille. Un sorcier, des plantes médicinales et un fétiche de bonne taille, femme sculptée dans le bois offert par une jeune Ivoirienne qu'il gardera dans sa poche toute sa vie, lui ont sauvé la vie et Henri rentre à la maison après un an en Afrique.

L'Afrique le change, il voyage tout seul, la mort en face, les ethnies, la beauté, la chasse. Henri ne sera jamais le même. Encore et encore son humilité devant la beauté des gens, la nature, et le monde se renforce. Sa conception du voyage s'est faite, il veut s'intégrer. Il se rend compte qu'il n'est que sur cette planète pour observer la beauté, la sensibilité dans toutes ses formes, y participer et peut-être si possible les capturer. La photographie commence à s'ancrer en lui, la passion se renforce. Il n'a qu'une envie, continuer.

3.3 Une vie à parcourir le Monde

Le prochain voyage sera le Vieux Continent en Buick d'occasion en compagnie de deux amis, ils vont partout ils découvrent à trois, parfois à deux sinon chacun de son côté. La Belgique, l'Allemagne, la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Autriche, la Hongrie, la Roumanie, l'Espagne, l'Italie et bien sûr la France. L'anti-voyageur est déjà en Henri, « Il est de ceux qui prennent le temps de le perdre. Le temps n'a plus d'importance »³⁰.

Les États-Unis seront sa terre de prédilection dès son premier voyage en 1935 à New York, il décide d'y rester. Des nouvelles idées naissent notamment le cinéma. Il choisit les quartiers moins privilégiés, comme Harlem, et il essaie d'être moins français pour mieux s'intégrer. Une volonté de se faire oublier par le milieu, d'être absorbé. Bien qu'il fréquente pas mal les français installés à New York, il ne manque pas de faire une forte impression sur les américains par son côté atypique.

²⁹ Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Gallimard, 2001, pg. 80

³⁰ Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Fata Morgana, pg. 105

Pendant la guerre en Espagne Henri fait un reportage pour Jean Renoir. Il vit la vie au rythme des offensives nationalistes sur Madrid, c'était la première fois qu'il a vu des gens mourir, rien ne sera plus exactement comme avant. En œuvrant pour une cause humanitaire, à récolter de l'argent pour les hôpitaux républicains, en filmant le documentaire, Henri ne prend aucune photo. Il en souffrira toute sa vie, un regret éternel, car un documentaire passe dans la mémoire collective aussi alors que les photos restent. Après la seconde Grande Guerre Henri aura l'occasion de repartir en Espagne pour un autre documentaire, il ne commettra plus jamais la même erreur. Il a le Leica en poche.

Après de nombreux voyages aux États-Unis encore, en faisant le tour des états, Henri change de direction. Il est persuadé que la décolonisation sera la grande affaire de l'après-guerre, c'est dans la logique de l'Histoire. Accompagné de sa femme Ratna, il prend la route des Indes devenues indépendantes en 1947. Henri est là où il faut. L'Inde hindoue, le Pakistan musulman, c'est le chaos, un massacre, c'est l'exode. Henri est ébloui par le pays, la tradition culturelle, les couleurs, les ethnies, les religions et les rituels. Henri réussira à obtenir un rendez-vous avec Gandhi, les deux hommes se retrouvent face à face. Comme d'habitude Henri s'efface un peu, il prend ses photos discrètement pour son reportage et s'en va sur son vélo. Moins d'une heure plus tard, la ville devient folle, les gens courent et hurlent ; « Gandhi est mort ! On a tué Gandhi ! »³¹ Gandhi avait été assassiné, Henri passera une nuit blanche à photographier l'émotion ainsi que les obsèques. Henri aura été le dernier à photographier Gandhi et son reportage des Indes un des meilleurs qu'il aura fait.

Henri continue son voyage, il passe par le Pakistan et la Birmanie, jusqu'au jour où il reçoit un télégramme du magazine « Life » ; « Le Guomintang n'en a plus pour longtemps. Pouvez-vous vous rendre en Chine ? »³² Henri assiste à la folie des foules, de l'effondrement de la Chine nationaliste avant de devenir celui du triomphe de la Chine communiste. La situation est risquée, et il faut savoir se sauver, pour au moins sauver les pellicules. Les informateurs sont partout, toute rencontre est un danger potentiel. Shanghai, Nankin, Guomintang et bien d'autres, Henri aura passé plus d'un

³¹ Idem, pg 255

³² Idem, pg. 263

an en Chine, Singapour, Indonésie, Pakistan, Sumatra, Ceylan, Himalaya, au désert du Balûchistân, Iran, Bagdad et Damas.

Au cours de l'été 1954, quinze mois après la mort de Staline, Henri est le premier photographe occidental à obtenir un visa pour entrer en Union Soviétique depuis la levée du rideau de fer. Il voyage en train, avec Ratna, pour pouvoir prendre leur temps. Il a le droit de tout photographier à part les objectifs militaires, des ponts, des panoramiques des villes et quelques autres points stratégiques, il s'en fout, ce sont les gens qui l'intéressent. Il aura pendant son voyage, comme beaucoup d'autres venus d'Europe après Staline, une révélation. Une révélation d'un pays privé de véritables informations pendant ces années de guerre froide et Henri fera de son mieux pour le transmettre dans ses photos. Le reportage rapporta 40 000 dollars, rien qu'à Paris Match il vend 40 photos.

Les voyages et les reportages d'Henri sont d'un nombre si hallucinant que tout être normal aura l'impression d'être un enraciné. Des kilomètres et des kilomètres faits, en avion, bateau, train, voiture, et surtout à pieds, sans jamais perdre la curiosité, son émerveillement, sa soif d'apprendre. Pour nommer seulement quelques pays on peut mentionner, le Mexique, Cuba, le Guatemala, le Honduras, le Nicaragua, Costa Rica, Panama, la Colombie, le Brésil, la Bolivie et le Paraguay...et s'en est peu de ce qu'il a fait. On ne peut que s'imaginer quel apprentissage cela a pu être. L'immersion dans un pays à chaque fois, il est un caméléon observateur, la discrétion même, il peut aller partout grâce à cela. Cette même discrétion, humilité et de se fondre dans la masse, fait qu'il peut s'approcher des gens. Les gens de tous les jours, son sujet favori. Sa soif d'apprendre, de comprendre, sa passion pour les ethnies, les religions, les mœurs, la vie de tous les jours des autres, les coïncidences de la vie, l'homme a enfin trouvé une source d'eau.

4. UNE APPROCHE SE FORGE ET SE PERSONNALISE

4.1 Un matériel simple pour un minimaliste

Henri avait bien un vieux Brownie box à l'âge de l'adolescence pour prendre quelques photos de vacances et de ses camarades scouts, mais sans plus. Le Krauss acheté d'occasion avant son départ en Afrique, avec son bouchon qui sert d'obturateur. Mais manque d'expérience il se trouve avec un appareil rongé par des moisissures et de la mousse dû à l'humidité. Il reste donc d'Afrique, qu'une sélection limitée de photos

Henri est vraiment devenu photographe un jour en 1932 quand il achète à Marseille son premier boîtier Leica. Un appareil qui est mobile pas fixé sur un trépied, la liberté. L'artiste a trouvé son instrument. « On a rarement vu une identification si réussie entre un homme et une machine, une osmose si heureuse entre une âme et une mécanique. Comme dans un couple d'amants, on pourrait dire qu'il était le reste d'elle, et elle le reste de lui. Ils semblent faits l'un pour l'autre. En prolongeant son regard de la manière la plus naturelle qui soit, l'appareil fait corps avec lui³³. » Toute sa vie Henri travaillera avec un ou deux boîtiers Leica, M4 ou 3G. Il recouvre les chromes de scotch noir pour plus de discrétion. Son objectif préféré, un Ehnar d'une focale de 50mm et d'une ouverture 5,5. Un objectif qui rend la réalité telle qu'elle est, sans déformation ou distorsions et permet à Henri une certaine distance avec les gens, car le 50mm « voit » de bien plus près que les gens en ont l'impression. Il a quand même d'autres objectifs pour des occasions spécifiques. Un objectif 90mm pour les paysages, une profondeur nette, point de focus à l'infini sans perdre la netteté des premiers plans, mais aussi un grand angle de 35mm, bien pratique pour les « paysage de ville » ou l'arrière-plan n'est pas si loin.

La merveilleuse qualité, discrétion et rapidité du Leica est due à Oscar Barnak. Barnak a développé un projet d'appareil miniature dès 1913 pour Leitz, une maison d'instruments d'optiques à Wetzlar en Allemagne. Son invention utilise des films de 35mm jusque là réservés au cinéma et non des plaques de 6x6. Ce fait propose non seulement leur

³³ Idem, pg. 91

avance rapide entre prises, moins de préparation et de mise en position mais aussi la possibilité de prendre des photos dans des circonstances de lumière réduite ou des poses instantanées. Il faut dire qu'Henri est amoureux de son Leica, il n'en changera jamais. Il y avait d'autres appareils sur le marché de très bonne qualité à cette époque, comme le Rolleiflex, un boîtier qu'on porte au niveau du buste pour faire une prise de vue, donc une vision indirecte. Il rend des photos dans un très beau format de 6x6 et il faut dire un appareil bien plus discret par son utilisation. Mais Henri préfère le format 24x36, une belle proportion, avec un appareil de vision directe, quasi agressif, il faut dire qu'il « chasse » ses images. Henri n'est pas le seul adepte du Leica, Ilse Bing, André Kertesz et Lucien Aigner partagent sa passion pour cet appareil. D'autres ne jurent que par l'Ermanox, un appareil petit et léger qui permet des prises de vues d'intérieur, quasi clandestinement, sans flash. Le format de 6x6 du Rolleiflex est un autre état d'esprit, très prisé pendant toute la carrière de Robert Doisneau, le grand ami d'Henri. Pour l'anecdote, entre amis, Henri a laissé entendre un jour que « si le bon Dieu avait voulu qu'on photographie avec un 6x6, il nous aurait mis les yeux sur le ventre. » Chaque photographe aura son outil de prédilection et le défendra.

Avec ce bon matériel de base, car pour lui « Un matériel compliqué et des projecteurs empêchent à mon avis le petit oiseau de sortir³⁴. » qui tient dans la main, accompagné de pellicules, le plus souvent de la marque Kodak-Tri-X 400ASA, des fois Perutz ou Agfa, suffisait comme équipement. Le reste est dans l'œil du photographe. Un viseur rectangulaire à proportion idéale, on y retrouve une notion du nombre d'or. Henri utilise ni télémètre pour mesurer la distance, ni cellule pour la lumière. Il a sa vitesse préféré 1/125^e, pour mesurer la lumière, c'est son flair qui le guide. La lumière toujours naturelle, celle qu'il y a ou qu'il n'y a pas. Toute manipulation de la lumière comme le flash est un acte de barbarie, proscrit à jamais. Toute lumière artificielle est anti-photographique.

Le Leica d'Henri joue donc un énorme rôle dans sa vie de photographe. C'est l'appareil qui lui correspond, il peut bouger, l'adapter aux formes géométriques qu'il voit et les capturer au format 24x36 qui lui correspond à merveille. Ce matériel léger, discret qui

³⁴ Cartier-Bresson, Henri. *L'imaginaire d'après nature*. Paris : Fata Morgana, 1996, pg. 24

tient dans la poche qui correspond si parfaitement à la mentalité d'Henri a été l'ouverture d'une autre dimension. La dimension où il veut photographier, et seulement photographier.

4.2 Concentration d'effort, « voler l'instant » et le laisser tel quel

« Photographier, c'est retenir son souffle quand toutes nos facultés se conjuguent devant la réalité fuyante; c'est alors que la capture de l'image est une grande joie physique et intellectuelle. Photographier, c'est mettre sur la même ligne de mire la tête, l'œil et le cœur³⁵. » Cela a toujours été le « click » qui a intéressé Henri le plus, le moment si bref de « prendre » la photo, la prise de vue, de voler l'instant. Le reste n'était pas sa tasse de thé. Au début de ses années photo, il essaie quand même de développer et tirer ses propres négatifs, c'est près de la catastrophe. Une installation de fortune au début dans son atelier rue Danielle-Casanove, sous la douche de la salle de bain. Il n'a ni la technique, ni la compétence pour cette étape de la photo, l'eau trop chaude ou trop froide, papier inadéquat, pellicules endommagées. Le pire, c'est qu'il a l'impression de perdre son temps, car il n'est pas dans la rue à photographier. Avec le temps et du métier il arrivera petit par petit à faire passer le développement et le tirage entièrement par des professionnels, interdiction formelle sauf exceptions rare de recadrer, arranger, retoucher les photos à l'agrandissement. « La force d'un instantané, c'est sa spontanéité, défauts inclus. L'arranger, ce n'est pas seulement s'autoriser le remords, mais trahir l'émotion à l'origine d'une image. Or on ne triche pas³⁶. » Son approche naturelle, à ne pas vouloir manipuler ses prises de vue d'aucune manière il la décrit lui-même : « Une composition obéit à une nécessité. Si l'œil l'a vue telle dans l'instant, il n'y a rien à y changer a posteriori. Le cadre de la photo et celui du viseur ne font qu'un. L'instant décisif ne se bricole pas dans la chambre noire. On n'améliore pas une intuition. Si tout n'est pas en place dès l'origine, dans une miraculeuse coïncidence entre le temps et la géométrie, c'est que la photo n'était pas bonne³⁷. »

Encore le caractère d'Henri s'impose, il n'insiste pas là où il n'est pas bon, il préfère mener à bout ce qu'il aime. Il n'a pas peur d'admettre qu'il n'est pas bon ou ne sait pas faire. Une humilité à part, même encore plus présente dans le fait de ne jamais toucher

³⁵ Cartier-Bresson, Henri. *L'imaginaire d'après nature*. Paris : Fata Morgana, 1996, pg. 35

³⁶ Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Gallimard, 2001, pg. 115

³⁷ Idem, pg. 371

au naturel, il ne se donne pas le droit du recadrage ou des retouches. Ce n'est pas lui qui va changer le naturel des choses. Le respect du sujet, de ne pas le changer ni le déranger, d'être patient, le trouver et l'observer. Sur le sujet Henri dira: « Il s'impose. Et parce qu'il y a des sujets dans tout ce qui se passe dans le monde comme dans notre univers le plus personnel, il suffit d'être lucide vis-à-vis de ce qui se passe et d'être honnête vis-à-vis de ce que nous sentons. Se situer, en somme, par rapport à ce que l'on perçoit³⁸. »

4.3 L'approche mûrie d'un photographe unique

Une seule photo a marqué l'avant et l'après. C'est une photo de Martin Munkacsj prise entre 1929-30 qui résume toute la philosophie d'Henri en quelques phrases : « Voir en un millième de seconde ce que les gens indifférents côtoient sans remarquer, voilà le principe du reportage photographique. Et dans le millième de seconde qui suit, faire la photo de ce qu'on a vu ; c'est le côté pratique du reportage³⁹. » Cette photo représente trois adolescents noirs de dos, ils courent en s'éclatant dans l'eau. Cette photo a changé le cours de la vie d'Henri, elle représente la perfection, le surréalisme, la composition parfaite, la joie, l'énergie, la rapidité. Et puis la vie, rien que la vie. Henri ne pourra jamais payer sa dette vis-à-vis de cette photo, elle lui a amené son métier, sa passion, l'Afrique, la vie. Un photographe en a créé un autre, son œuvre a parlé. Henri dira lui-même sur cette photo : « J'ai soudain compris que la photographie peut fixer l'éternité dans l'instant. C'est la seule photo qui m'ait influencé. Il y a dans cette image une telle intensité, une telle spontanéité, une telle joie de vivre, une telle merveille qu'elle m'éblouit encore aujourd'hui. La perfection de la forme, le sens de la vie, un frémissement sans pareil. Je me suis dit : « Bon Dieu, on peut faire ça avec un appareil. Je l'ai ressenti comme un coup de pied au cul : allez vas-y !⁴⁰ »

Dès le départ c'est plutôt les gens qu'Henri photographie, pas les paysages comme bien d'autres. Pour lui il n'y a jamais d'urgence pour les paysages, ils sont là pour l'éternité et on peut les abandonner sans craintes. L'urgence lui fait donc se concentrer sur l'homme, il ne fait que passer. Des hommes en action encadrés déjà par une géométrie

³⁸ Cartier-Bresson, *L'imaginaire d'après nature*. Paris, Fata Morgana, 1996, pg. 22

³⁹ Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Gallimard, 2001, pg. 90

⁴⁰ Idem, pg. 90

quasi inconsciente, propre à lui tout seul. Sa façon de représenter le monde, sa beauté naturelle, sans intervention, son propre angle. Les sujets qu'il ose aborder tout à travers sa vie (les dictateurs, le communisme, les prostituées, la pauvreté, la décadence américaine, l'esclavage moderne, la solitude moderne, les enfants de la rue, la guerre silencieuse et bien d'autres), montrent bien son côté humain, humble mais aussi justicier, presque arrogant car il ose. « On doit toujours photographier dans le plus grand respect du sujet et de soi-même⁴¹. » La quête de l'humanité dans toutes ses manifestations, des regards captés, de solitudes, de peur, d'amour, de chagrin, de la misère et des déshérités. Il dira lui-même, « J'aime les visages, leur signification, car tout y est écrit... Avant tout, je suis un reporter. Mais c'est également un peu plus intime que cela. Mes photos sont mon journal. Elles reflètent le caractère universel de la nature humaine. » Il veut traduire les vibrations d'une âme dans l'expression d'un visage, l'intérieur qui reflète la personne. Il n'y a pas de portrait sans regard, les plis, les creux, les rides et n'importe qui vaut d'être photographié. Ce n'est pas une histoire de « belle gueule » seulement. « Il devine qu'il a réussi un portrait lorsqu'il a capté non une expression ou une attitude mais un silence intérieur. »⁴² Tout ceci dans le plus grand respect de la composition, des propositions divines : " La composition doit être une de nos préoccupations constantes, mais au moment de photographier elle ne peut être qu'intuitive, car nous sommes aux prises avec des instants fugitifs où les rapports sont mouvants. Pour appliquer le rapport de la section d'or, le compas du photographe ne peut être que dans son œil. Toute analyse géométrique, toute réduction à un schéma ne peut, cela va de soi, être produite qu'une fois la photo faite, développée, tirée, et elle ne peut servir que de matière à réflexion⁴³. » On dit parfois que le meilleur outil d'un photographe sont ses pieds, de bouger et se positionner au bon endroit, surtout avec un objectif fixe comme le fait Henri. Sur cet instant de décision il dira lui-même : « C'est pour chacun de nous, en partant de notre œil que commence l'espace qui va s'élargissant jusqu'à l'infini, espace présent qui nous frappe avec plus ou moins d'intensité et qui va immédiatement s'enfermer dans nos souvenirs et s'y modifier. De tous les moyens d'expression, la photographie est le seul qui fixe un instant précis. Nous jouons avec des

⁴¹ Cartier-Bresson, Henri. *L'imaginaire d'après nature*. Paris : Fata Morgana, 1996, pg. 36

⁴² Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Gallimard, 2001, pg. 359

⁴³ Cartier-Bresson, Henri. *L'imaginaire d'après nature*. Paris : Fata Morgana, 1996, pg. 26

choses qui disparaissent, et, quand elles ont disparu, il est impossible de les faire revivre⁴⁴. »

Henri passe son temps à se promener le nez au vent avec un esprit qui est prêt à tout, il n'y a pas de plan il se laisse mener. Comme « s'il cherchait obstinément à exprimer ce que la conscience n'a pas encore organisé, ce qui est au fond, la définition même du surréalisme⁴⁵. » Très vite il se rend compte que c'est du vol. On peint un tableau mais on « prend » une photo. Il vole des moments qui ne se reviendront pas, il vol l'intimité des gens. Ce fait du vol, touche son étiquette mais la passion le fait continuer, discrètement.

Le fait qu'Henri prenne très peu de photos du même sujet rend difficile d'établir « l'historique » d'une photo sur une planche-contact. Ses planches sont des feuilles sur lesquelles sont reproduites toutes les photos d'une pellicule, au format du négatif. Un peu comme une bande-dessinée. Pour un photographe c'est le journal intime le manuscrit. Mais chez Henri non seulement on ne retrouve pas de séquences, mais aussi avait-il la tendance quand il trouvait une photo exceptionnelle sur une planche d'éradiquer toutes les autres de la même série. Comme si la comparaison ne pouvait pas avoir lieu. Une planche contact peut également être ce qui trahit une bonne photo, au moins pour certains photographes. Car en principe tout le monde peut avoir la chance et prendre une bonne photo, il n'y a que la planche contact qui peut montrer le travail d'approche, l'angle, l'hésitation, l'attirance et même les remords. Henri montre par ceci peut-être encore un signe de son éthique et de remords à « voler » des photos, il n'en prend pour cela qu'une.

Une touche très personnelle parvenue bien plus tard, est les calepins d'Henri. Sa mentalité de montrer la stricte vérité de ce qu'il photographie, que ceux qui voient ses photos n'aient pas la possibilité de mal les interpréter, que la vérité éclate même si elle n'est pas belle. Cette habitude il l'a commencée en Chine et l'a gardée ensuite toute sa vie. Les photos de Chine ne peuvent même pas être reproduites sans leurs légendes. Il a fait ceci pour éviter tout malentendu : « Je veux que les légendes soient strictement des informations et non des remarques sentimentales ou d'une quelconque ironie. Je veux que ce soit de l'information franche, il y a assez d'éléments pour cela dans les pages que

⁴⁴ Idem, pg. 21

⁴⁵ Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Gallimard, 2001, pg. 105

je vous envoie... Laissons les photos parler d'elles-mêmes et pour l'amour de Nadar, ne laissons pas des gens assis derrière des bureaux rajouter ce qu'ils n'ont pas vu. Je fais une affaire personnelle du respect de ces légendes comme Capa le fit avec son reportage⁴⁶. » Sa technique de prise de notes restera identique, quelle que soit la nature de l'avènement à partir de là. Un calepin de poche à spirales, notes prises au crayon ou au stylo en français ou en anglais. Sans jugement, sans embellir ou tentative de plaire il note ses impressions, avec ses fautes d'orthographe et de ponctuation. Une volonté de raconter, naturellement, sans s'interposer mais garantir que la vérité soit dite et sans possibilités d'arrangements.

4.4 Le noir et blanc, une personnalité

La photo en couleur pour Henri est quelque chose d'indigeste. Il a bien fait quelques pellicules d'essais, mais ce n'était pas pour lui. Même avant l'arrivée de la photo couleur, pour lui la couleur est réservée à la peinture. Pour lui la couleur ne sera jamais rendue correctement au développement, c'est impossible. Henri est quelqu'un de précis. En 1985 il écrira ceci sur la couleur: « La couleur, en photographie, est basée sur un prisme élémentaire et pour l'instant, il ne peut en être autrement, car on n'a pas trouvé les procédés chimiques qui permettraient la décomposition et recombinaison si complexe de la couleur (en pastel par exemple, la gamme des verts comporte trois cent soixante-quinze nuances!) Pour moi, la couleur est un moyen très important d'information mais très limité sur le plan de la reproduction qui reste chimique et non transcendantale, intuitive comme en peinture. A la différence du noir donnant la gamme la plus complexe, la couleur, par contre, n'offre qu'une gamme tout à fait fragmentaire⁴⁷. » Henri s'est toujours considéré peintre et non photographe, c'est assez clair. L'un n'a rien à voir avec l'autre si ce n'est la géométrie, qui certainement est bien plus facile à composer quand il s'agit de la photo en noir et blanc. La composition en noir et blanc, voilà une photo. Le noir et blanc qui définit mieux les lignes, leur danse, la géométrie, la composition, c'est tout Henri.

⁴⁶ Idem, pg. 270

⁴⁷ Idem, pg. 367

4.5 L'instant décisif

Son obsession de la géométrie a paralysé nombre de jeunes reporters qui ont voulu faire du Cartier-Bresson avant d'être eux-mêmes. La raison de cet effet vient d'une préface que Rober Capa a encouragé Henri à écrire. Henri n'a pas voulu en entendre parler pour commencer, ce n'est pas dans ses habitudes de se mettre en avant ainsi, mais finalement il se laisse convaincre par son ami. « L'instant décisif » (The decisive moment), une préface d'une dizaine de pages, écrite en anglais « Il n'y a rien en ce monde qui n'ait un moment décisif⁴⁸. » Cette préface sur la photographie deviendra et est restée une bible pour les photographes, un texte sacré, certains y font référence comme « le plus intelligent et le plus lucide jamais écrit sur le sujet⁴⁹. » « Si on dépouille ce texte de ses considérations techniques, il n'en conserve pas moins son secret. Tout alors en lui invite à une médiation sur la part d'ineffable de cette étrange activité humaine qui a partie liée avec le temps et avec la mort⁵⁰. »

4.6 Le Cinéma

Sa passion pour le cinéma l'a gagné à certaines époques de sa vie, même au point de laisser tomber la photo à quelques reprises. Il a été initié au métier à New York dans l'entourage de Paul Strand. Il a ensuite appris avec Jean Renoir et tournera avec lui comme assistant metteur en scène, l'homme à tout faire, il fait le garde-fou pour le Jean Renoir et même comme acteur dans deux petites scènes. Il tournera d'abord un film commandé par le parti communiste « La vie est à nous », mais le film est seulement destiné au circuit fermé de leur cellule. Engagé d'office par la Société du cinéma du Panthéon, pour le prochain tournage de Renoir, Henri assiste au tournage de « Partie de campagne », une adaptation de la nouvelle de Guy de Maupassant mais aussi au « Le retour ». Henri fera plusieurs documentaires durant sa vie, aux États-Unis et en Espagne avec succès. Henri laissa plusieurs fois tomber la photo pour le cinéma et le cinéma pour la photo.

⁴⁸ Idem, pg. 281

⁴⁹ Idem, pg. 284

⁵⁰ Idem, pg. 283

5. HENRI & MAGNUM

C'est Robert Capa qui le premier commence à parler d'une sorte « d'organisation » qui serait destinée à défendre leurs intérêts, une « fraternité » de ceux qui font les reportages photo. Magnum est fondé sur le principe de ne jamais devenir l'esclave du marché, mais non pour pouvoir nier la commande mais pour pouvoir la maîtriser. Il n'était pas là le jour où ils ont enregistré dans le comté de New York, une nouvelle société sous le nom de « Magnum Photos, Inc. » le 22 mai 1947.

« Le photographe ne doit plus être dépossédé de ses négatifs, son seul capital », c'est l'idée fixe de Robert Capa, un des cofondateurs. « Défendre les intérêts des photographes, les rendre propriétaires de leurs négatifs, leur permettre de ne vendre les droits de reproduction qu'au coup par coup, assurer leur indépendance face à la rapacité des journaux, garantir leur contrôle sur l'usage que les journaux feront de leurs photos, les autoriser à refuser des commandes le cas échéant car dans « commandes » il y a « commander⁵¹. » Ce n'est pas une agence avec patron et employés, mais une coopérative. Chim fait partie des fondateurs aussi. Pour Henri, Chim est un ami, Capa est un copain. Capa a une sacrée réputation ; raconteur d'histoires, charmeur et mythomane, mais Henri préfère voir en lui l'aventurier et l'anarchiste. En tout ils sont cinq à fonder Magnum : Henri, Chim et Capa puis George Rodger et William Vandivert. Le dernier se retire rapidement et ils se retrouvent à quatre. Pour la première fois Henri peut dire qu'il est photographe professionnel, c'est son métier, aux yeux des autres c'est-à-dire. Pour lui c'est un détail administratif. Magnum c'est la liberté. De pouvoir accepter des commandes mais aussi avoir la possibilité de les refuser, l'indépendance si importante.

Le monde est le studio de ses photographes, avec eux naît la « légende des 5W » Where ? When ? Why ? Who ? What ? (Où ? Quand ? Pourquoi ? Qui ? Quoi ?). C'est un réflexe naturel pour tous. Ils se partagent les continents, ils parcourent le monde, des reporters sans cesser d'être poètes dans l'âme.

⁵¹ Idem, pg. 242

En 1954 les choses changent. Robert Capa est décédé suivi de Chim deux ans après, tous deux sur le terrain. Henri est effondré. Magnum est devenu Henri Cartier-Bresson, comme Henri est devenu Magnum, l'un sans l'autre est inimaginable. Pourtant en 1966 Henri décide de quitter Magnum, on se souvient de Lhote et sa mentalité à ne pas appartenir à qui ou quoi que ce soit, de ne pas adhérer et de ne pas se faire influencer. Une décision qui encore une fois reflète ses contradictions mais aussi son profond désaccord depuis longtemps avec l'évolution de Magnum, la taille, les décisions et la commercialisation. Il laissera la gestion de ses droits et de ses archives à Magnum. Henri n'est pas las de la photo pour autant, mais la conjoncture a changé, l'empire de la télévision grimpe et la presse illustrée n'a plus son importance.

Avant de quitter Magnum Henri a tenté de trouver solution à son problème. La lettre ci-dessous montre non-seulement bien à quel point il tient au Magnum, à ses propres convictions mais aussi son caractère, son franc-parler, son intelligence, sa tête de mule comme son humour.

« Chers collègues,

Étant depuis de nombreuses années en profond désaccord avec la tournure que prenait Magnum, et en tant qu'un des deux fondateurs survivants, je vous ai demandé de vouloir bien m'accorder le statut de « contributor », espérant, en prenant mes distances, créer un choc purificateur dans l'organisation. Vous m'avez répondu d'attendre mes soixante ans pour devenir contributor – mais je ne sais quand j'atteindrai cet âge, et non plus ce que vous entendez par soixante ans. Entre-temps, j'ai constaté que l'écart va s'amplifiant entre l'esprit de Magnum que nous avons créé et l'actuel, pour une certaine partie de mes associés. Je respecte profondément les raisons personnelles et les contingences qui les motivent, mais je ne désire pas que notre passé serve à couvrir un esprit photographique qui n'est pas celui qui a présidé aux grandes activités de Magnum.

Je suis donc dans l'obligation de vous demander de créer deux groupements, qui mettraient fin à l'actuelle ambiguïté et à la situation malsaine dont nous souffrons tous : un petit groupe artisanal voué, dans l'esprit initial, à la photographie vivante, au reportage éditorial et industriel ainsi qu'à la photo souvenir, et d'autre part, une organisation dédiée à la photographie apprêtée, plus inventive, glorieuse et de poids – le nom de Magnum devant être réservé au premier groupe, et un nom du genre « Mignum » ou « Mignon » (voir Paris I et Parly II), pour l'autre, des liens amicaux liant ces deux filiales.

Ceci nous permettrait de nous respecter les uns et les autres, les photographes co-optant, et j'entrevois même le cas de deux photographes qui, à mon avis, pourraient – s'ils le désirent – appartenir dans une proportion à définir à l'un et l'autre groupe. Nos avocat et services administratifs et comptables s'assureront que le petit groupe ne va pas dévorer le grand – ou la réciproque.

Au cas où ce système – qui préserverait à mon avis l'esprit des fondateurs et d'un certain nombre de photographes – ne pourrait être accepté, je me verrais dans la bien pénible obligation de me retirer purement et simplement, immédiatement et suavement, avec toutes mes salutations, félicitations et condoléances.

Vôtre,

HENRI CARTIER-BRESSON⁵²

Malgré l'importance de ses archives chez Magnum et l'ampleur de leur diffusion, Henri vit principalement de la vente de ses tirages spécialement exécutés à l'intention des collectionneurs. De quitter Magnum n'était qu'une question de principes.

⁵²

Idem, pg. 324-325

6. LES RENCONTRES ET LEURS INFLUENCES

Henri ne se lasse jamais d'apprendre et il a toujours su s'entourer de gens bien, différents même atypiques comme lui et certains ont joué un grand rôle dans sa vie. Ils se sont liés d'amitié, ils s'entraident professionnellement, surtout dans l'humilité de faire que ce qu'ils font bien et laisser le reste aux professionnels.

Rencontré par pur hasard dans un autobus, David Szymin a trois ans de moins qu'Henri. Tout les oppose, physiquement et le caractère. David Szymin, qu'on appelle « Chim » est de Varsovie, il a dû abandonner ses études de typographies et d'arts graphiques à Paris à cause de la crise économique, et subvient à ses besoins en tant que photographe en vendant ses photos un peu partout. Cela donne bien des idées à Henri.

Chim vend des photos notamment dans le magazine illustré de « Vu », un magazine très prisé, monté en 1928 et dirigé par Lucien Vogel. C'est grâce à Vogel qu'en France on commence à traiter la photo comme un moyen d'information à part entière, et non comme une illustration qui complète un article. Ainsi, a trouvé son chemin jusqu'à Henri son premier reportage. Le sujet est « les élections parlementaires, deux ans après l'avènement de la République » et une dizaine de photos de lui seront publiées en novembre 1933 dans trois numéros différents. A la demande d'Henri le reportage ne porte pas son nom. Il ne change pas, il ne veut pas de gloire, seulement faire ce qu'il aime. Après seulement un an en activité, Henri publie dans les journaux et dans les galeries, assez rare pour quelqu'un de si jeune.

Également plus jeune qu'Henri est Pierre Gassmann, un juif allemand qui débarque à Paris un matin de mai en 1933. Gassmann aurait bien aimé faire des études de dessin, de peinture ou de cinéma, mais il n'en sera rien. Gassmann a depuis son enfance assisté sa mère, radiologue, au développement des négatifs, il en sait tout. Horrifié par l'installation de fortune d'Henri, il prend les choses en main, désormais tous les négatifs et tirages d'Henri passent par lui. Son antichambre, rue Jean-Jacques Rousseau, deviendra plus tard « Pictorial Servie, un grand laboratoire des photographes professionnels.

Julien Lévy, qu'Henri a connu au Moulin des Crosby, lui propose d'exposer aux États-Unis. Il s'agit d'une galerie que Lévy a ouverte il y a peu sur Madison Avenue, c'est un lieu de rêve, une opportunité incroyable en plein Manhattan. L'exposition a eu lieu en 1933 et a reçu une critique assez médiocre, avec des commentaires comme quoi Henri était prétentieux et ses tirages défectueux. Il est en décalage avec l'air du temps, la tendance est aux images hyper-travaillées, brillantes et parfaites. Mais la critique de Lévy-Llyod a peut-être vu autre chose, ils proposent une thèse comme quoi Henri Cartier-Bresson « ...serait le meilleur représentant d'une tendance qu'il baptise « photographie anti-graphique »... Comme si le fond et la forme étaient dissociables, comme si la forme n'était pas le fond lorsqu'il remonte à la surface, comme si l'union instinctive des deux n'était pas l'harmonie suprême recherchée par Cartier-Bresson⁵³. » Une chose est sûre, c'est que Tériade était un des « père-mythiques » d'Henri. Ce même Tériade qui en 1937 fonde sa propre revue « Verve », une première couverture de Matisse, met à l'intérieur aussi trois photos d'Henri, une fierté. C'est un magazine artistique qui plus tard aura une évolution vers une maison d'édition, avec une grande réputation surtout en matière de critique d'art de Tériade. Tériade, ou Efstratios Eleftheriades a onze ans de plus que Henri, d'origine méditerranéenne, tiré à quatre épingles et très au courant de tout. Henri n'a jamais osé le tutoyer tellement il le respecte, et les conseils donnés sont précieux et changent la vie d'Henri. « Tu as fait tout ce que tu pouvais faire en photo, juge et jauge le maître. Tu as dit ce que tu avais à dire, tu n'as plus rien à prouver. Tu ne pourrais qu'aller moins loin, tu ne ferais que dégringoler, te répéter, t'encroûter. Tu devrais te remettre à la peinture et dessiner.» Tériade a l'art en tête, il essaie bien la peinture mais a fait le bon choix de passer à autre chose. Il fera ses premiers pas en tant que critique artistique auprès de « L'intransigeant » où il cosigne une rubrique avec Maurice Raynal, sous le pseudonyme « les deux aveugles ». C'est Tériade qui conseille à Henri « qu'il a intérêt à prendre l'argent au sérieux, car les gens ne le prendront au sérieux que lorsque ses photos feront de l'argent. Il l'écoute, le lit et le suit.»

Henri a sa propre façon de penser et le moins important est la célébrité et les compliments. Il a des mots durs sur sa propre profession et sur ceux qui la pratiquent, il

⁵³ Idem, pg. 116

critique beaucoup. Il reconnaît tout même quelques confrères pour leurs œuvres: Robert Doisneau, Robert Capa, Chim et Eli Lotar. Un français, un Hongrois, un Polonais et un Roumain, c'est du très « Henri ». C'est uniquement avec eux qu'il discute de son travail, ils se montrent leurs photos, ils se conseillent et s'influencent. Doisneau resta jusqu'au bout son complice. Ils s'adressent du « Monsieur Henri » et « Monsieur Robert » et tous deux pouvaient dire : « Nous avons eu du talent quelques instants⁵⁴. »

En 1953 un jeune homme étudiant en médecine débarque chez Magnum à Paris à la recherche de photos pour une luxueuse revue illustrée qu'il prépare à l'édition pour des médecins. Henri le reçoit et ils se lient d'amitié immédiatement, par le goût de l'esthétique surtout du jeune homme, le choix des images et sa façon de gérer la mise en page. Robert Delpire deviendra l'homme de confiance d'Henri pour toute question de présentation, jusqu'à gérer des éditions de ses œuvres, « Danses à Bali » et « D'une Chine à l'autre » commenté par Jean-Paul Sartre.

⁵⁴

Idem, pg. 391

7. HENRI ET SES PHOTOS – ANALYSE

Un de ses premiers chefs-d'œuvres, cette photo prise derrière la Gare Saint Lazare. Une simplicité, une agitation. La simplicité de ce qu'y passe, la gaieté du saut et la réflexion dans l'eau du sauteur et du fond de la scène. La multitude de forme et leur rythme



enrichissent la photo et intriguent. La perfection graphique de l'image doit l'essentiel à son œil, l'instant, la multitude de courbes, de lignes et de réflexions. Il ne cherche pas à embellir, c'est la gaieté même qui transperce, d'avoir eu la chance d'assister à ce moment parfait, cet instant décisif. Cadrage parfait en 24x36, la lumière et les ombres sont du côté de l'objectif. Personne ne regarde Henri, même pas la danseuse sur l'affiche qui semble se moquer du sauteur, il passe inaperçu, il ne fait que passer. Sa discrétion se sent.

Quand Henri a photographié

Matisse : « ... il sait se faire oublier, comme un chat. Rien de tel que de passer inaperçu quand on veut regarder. Il vient régulièrement, dans un coin, des heures sans dire un mot... Ni à l'artiste ni au modèle ... pas de conversation... quand il prend une photo, son acte est aussi furtif et silencieux que l'éternuement de l'homme invisible... Matisse ne pose plus, il est lui-même⁵⁵. »

Henri est convaincu que « la première image est la bonne », presque pour ne pas décevoir, pour faire bien il en prend toujours quelques-unes de plus, mais il sait que la seule image valable est déjà dans la boîte.

⁵⁵

Idem, pg. 192



Un portrait très personnel de Matisse. Chez lui dans son intimité. Malgré les pigeons, la photo inspire un silence et une tranquillité, elle montre comment le maître aime travailler, peu ont pu y assister. La lumière, quasi divine, de la photo inspire la liberté ce qui contraste les trois cages visibles. L'angle de la photo suggère presque un mouvement vers l'avant du sol, comme si il était en pente, peut-être une suggestion surréaliste, qui sait. Une trinité de pigeons visiblement presque immobiles, comme celui tenu par Matisse. Un maître tranquille capturé par un autre maître discret.



On dit qu'Henri n'ait fait que deux autoportraits dans sa vie. Celui qui suit et l'autre quelques jours avant sa mort de son propre ombre. C'est peu pour un photographe, mais pas pour quelqu'un de si discret comme Henri. C'est tout lui, il ne se met pas en avant. Ceci ce reflète bien dans son premier autoportrait. Allongé sur un mur, on voit le haut de son corps, son pantalon et son pied et ses orteils au bout. Les orteils touchent le mur en face, qui forme un triangle avec celui sur lequel il est allongé. Un passant « sort de son pantalon ». Il est sur la route, insouciant, seul, intégré en Italie. Un peu comme si il se moquait un peu, comme s'il ne valait pas la photo, seulement son pied au centre de la photo. Le voyageur, simple, minimaliste, même sans chaussette et chaussure, se repose là où il peut, tranquille il respire, il regarde, le Monde.

8. ET S'IL EN AVAIT ÉTÉ AUTREMENT

Et si Henri n'était pas Henri. Si les valeurs de bases de sa vie familiale dans lesquelles il a grandi, d'humilité et de gratitude n'avaient pas été transmises, ne parlons pas de l'initiation à l'art par sa mère, la poésie, les musées, l'opéra et la musique ? Il n'y aurait pas eu d'Henri le grand photographe certainement. Il n'y aurait pas eu les bases pour construire le reste, Henri n'aurait probablement pas eu l'accord silencieux de son père de devenir artiste peintre mais se serait retrouvé à HEC. Qui sait encore que serait devenu la colère d'Henri sans la méthode « artistique » de sa mère pour le calmer. Si cette famille n'avait pas encouragé, initié et compris jusqu'à une certaine limite cet Henri, avec sa colère, ses vues et opinions différentes et atypiques depuis son enfance, le résultat aurait été tout autre. A partir de ce manque le cursus aurait changé. Paris bohème, le surréalisme, Lhote, probablement pas, ou différemment. Alors que « Du surréalisme, il retiendra le goût pour l'intuition, l'insubordination, le hasard ou les coïncidences et peut-être surtout la primauté accordée à l'expérience vécue - c'est-à-dire la vie même⁵⁶. » et de Lhote les proportions divines, qui sont innées en lui, et éveillent. Peut-être seulement avec une autre attitude, alors que ce que rend Henri, Henri, est de quels yeux il voit ses choses, de l'attention qu'il leur apporte, l'approche humble qu'il leur consacre.

Même s'il serait devenu photographe, même photographe artistique. La géométrie et la composition parfaite nécessitent une certaine humilité, discrétion et de laisser place au naturel sans se mettre en avant, un élément qu'il aurait certainement manqué. Les photos auraient parlées pour elles-mêmes. Peut-être un matériel plus complexe qui prend de la place et nécessite une mise en place, peut-être courir après la tendance, travailler ses photos pour plaire, ou même qui sait, les faire en couleur ! Cela aurait été un Henri sans ses convictions, sans s'être laissé dominer par son côté atypique et d'y avoir tenu. En écoutant, ses amis, ses « père mythiques », en regardant, discrètement, admirativement c'est comme ça qu'Henri a appris, compris beaucoup de choses qui font partie de lui et font de lui ce qu'il est devenu. Par contre si discrétion il n'y avait pas eu, ou peut-être un peu d'orgueil il serait passé à côté de beaucoup de choses.

⁵⁶ Chéroux, Clément. *Henri Cartier-Bresson Le tir photographique*. Paris : Gallimard, 2008, pg.18

Sans cette humilité, sans la discrétion et la volonté de se mêler à la foule peut-être que de courir après l'argent et la célébrité aurait pris le dessus. De plaire plus que de faire ce qu'il aime lui. Il aurait bien pu céder à la tentation, il ne fréquente que des célébrités, il expose dans les plus grandes galeries, il parcourt le monde, il est connu de son nom de son vivant, il vend ses photos et ses livres. Il a parmi d'autres tiré le portrait de : Édith Piaf, Jean Paulhan, Hélène Lazareff, Sennep, Christian Dior, Jean Effel, Louise de Vilmorin, Léonor Fini, Paul Éluard, Édouard Pignon, André Lhote, Christian Bérar, Picasso, Stravinski, Mlle Toussaint, Jean-Paul Sartre, Albert Camus et Paul Valéry pour en nommer juste quelques-uns. Il aurait bien pu avoir la grosse tête et se contenter de cette célébrité au lieu de la vie de photographe d'humanité et d'égalité qu'il a eu.

Ses convictions, son franc-parler, sa soif d'apprendre, son humilité, sa gratitude et tous les autres composant si nombreux qui ont fait d'Henri ce qu'il a été, aurait tous étaient compromis, différents, peut-être non existants s'il n'avait pas eu son caractère atypique, la compréhension et l'encouragement familial, la dot de valeurs reçues par l'enfance, sa soif de connaissance en humilité et donc pas de photo reflétant tout cela.

9. EN GUISE DE CONCLUSION

Henri toute sa vie a gardé ses valeurs données en dot et acquises à travers la vie. Il n'a jamais changé, juste évolué, il s'est renforcé, toujours dans la même direction, pour devenir « plus » Henri, atypique, minimaliste, humble, plein de gratitude envers les cadeaux de la vie qu'il a reçus. Fidèle à ses convictions il a eu une vie d'une extrême richesse en souvenir, expériences, accomplissement et amitié. D'être resté fidèle à ses convictions, c'est tout Henri. La fin de sa vie reflète ce qu'il était, ce qu'il est devenu et ce qu'il restera pour toujours.

Chez lui à la maison, son dernier domicile, à deux pas du Louvre, rue de Rivoli, tout en haut d'un immeuble avec vue exceptionnelle sur le jardin des Tuileries. Le point de vue est exactement le même, juste de la fenêtre de l'étage juste au-dessus, que Monet a eu quand il a peint quatre vues de Tuileries en 1876. Un siècle après Henri a photographié les rangées de grilles et d'arbres mêlés de boulistes de son balcon où il passe beaucoup de temps à dessiner et à photographier. L'intérieur, lui ressemble, c'est très simple, sobre. Une bibliothèque qui déborde de livres d'art et de catalogues d'exposition, tous lus et relus de nombreuses fois. Les dessins de son père au mur, les gouaches de son oncle mais seulement deux photos. Les siennes de photos il ne les accrochera jamais chez lui, il ne se mettra jamais ainsi en avant, comme il n'a jamais assisté à ses propres vernissages, expositions ou cérémonies de remise de prix pour son œuvre. En fait toute sa vie contempler ses photos ne lui fait pas grand chose, moins encore de les posséder, ce n'est pas l'essentiel, uniquement de les capturer. C'est ce qui compte, la chasse de l'image. La discrétion et de ne pas se mettre en avant, être plus que les autres, ne l'aura jamais quitté, ce sentiment s'est renforcé tout au long de sa vie. Il veut être un inconnu. Le nom d'un artiste n'a aucune importance. Il n'aimera jamais les interviews ni qu'on lui fasse ce qu'il fait aux autres, des photos. « Vivre l'instant présent, il n'y a que cela de valable. La vie est immédiate et fulgurante. L'actualité appartient déjà au passé. Tel est l'enseignement de son Leica⁵⁷. »

Henri s'est décidé, à quelques soixante ans, d'abandonner officiellement la photo pour retrouver sa passion. Le dessin est, et a toujours été sa passion première. « Ce n'est ni

⁵⁷ Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Gallimard, 2001, pg. 17

une évolution, ni une métamorphose, mais un retour aux sources annonciateur d'une seconde vie. Pardon d'une deuxième vie, car il ne faut jurer de rien⁵⁸. » Quand il se dit abandonner la photo, il veut bien sûr parler des reportages, son Leica il le gardera dans sa poche à vie, avec son couteau scout, avec le grigri d'Afrique et les poèmes de Rimbaud. Il a renoué avec le dessin. « Plus que jamais il peut prendre le temps de le perdre, et ne plus perdre sa vie à la gagner⁵⁹. » Son idéal inaccessible se rapproche. Il fait le ménage dans sa vie, un sentiment d'accomplissement lui apporte un début de paix intérieure. Il a déménagé dans son appartement de rue de Rivoli, il a divorcé, après de nombreuses années de séparation avec Ratna. Il s'est remarié, il devient père. Sa femme, Martine Franck est sa cadette d'une trentaine d'années. La vie de famille lui apporte cette paix intérieure si longuement cherchée, il peut arrêter de courir, vers l'avant, juste profiter du moment présent. Martine est photographe elle aussi, acceptée chez Magnum, elle prend en quelque sorte le relais pour Henri. La comparaison avec Henri, a failli la faire renoncer à la photo au début de leur relation. Peut-être que cette femme qui a réussi à lui donner la paix était elle-même dotée des mêmes qualités que lui, humble. Elle est décédée le 16 août dernier à 74 ans. Martine a créé la fondation Henri Cartier-Bresson en 2002 à Paris, une institution qui préserve l'œuvre de son mari, gérée par leur fille Mélaine. Martine a été enterrée à Monjustin, auprès de son mari, dans la plus stricte intimité. L'écrivain Pierre Assouline la décrit comme « une grande dame » au « regard pudique et discret⁶⁰. » Ils se sont bien retrouvés. Henri s'est entouré des siens, les mêmes convictions, la même soif d'apprendre et de comprendre. Le même état d'esprit « Il faut creuser toujours le même sillon si on veut aller jusqu'au bout.. Parce que ce qu'on y trouve nous apprend ce qu'on y cherchait⁶¹. »

Depuis son enfance il a toujours eu une profonde amitié avec les femmes qui ont jalonné et influencé sa vie, mère, sœurs, ses femmes et sa fille. Elles lui donnent son véritable éclat. Malgré le désaccord familial au début de sa famille, surtout les hommes, de son choix de métier et de vie, il faut dire que la dot qu'il a reçu et l'encouragement et l'initiation artistique, même si destinés à le calmer, ont été bien ancrés en lui. Toute sa

⁵⁸ Idem, pg. 335

⁵⁹ Idem, pg. 336

⁶⁰ AFP (Agence France-Presse). Libération : *Décès de la photographe Martine Franck*, 17 août 2012 :

http://next.liberation.fr/arts/2012/08/17/deces-de-la-photographe-martine-franck_840319?xtor=rss-450

⁶¹ Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Paris : Gallimard, 2001, pg. 336

vie il a continué à construire sur ses bases, sa passion pour l'art tout court, le dessin, la poésie, l'opéra, la musique classique, la liste est sans fin. Le fait aussi que son père ne soit pas d'accord, qu'il laisse son fils choisir ses études et le laisse faire quand il choisit de devenir photographe est un facteur majeur. Mais l'élément le plus important de qualité qu'il a reçu de sa famille est d'être doté d'humilité, de gratitude et de discrétion, il a su apprécier ces qualités et il les a développées et gardées toute sa vie. Henri prend pleinement du Paris de l'époque, comme une éponge il absorbe tout ce qu'il voit et entend, ceux qui sont discrets voient en général plus. Il s'entoure d'amis, des gens qu'il respecte et apprend à connaître leur sagesse, sans cela il serait certainement passé à côté de faire la connaissance du surréalisme comme il l'a fait. Ce surréalisme qui pour lui est une révélation, un début d'explication à son état d'esprit atypique et la façon dont il pense. C'est une base pour continuer dans la vie. Une base qui mélangée à l'apprentissage fait, puis abandonné si caractéristique, chez Lhote, fait de lui une jeune homme, pensant, non-adhérent, ouvert d'esprit qui a accepté la vue qu'il a sur le monde, son état d'esprit a une raison d'être, il a trouvé la force pour se renforcer et continuer sur cette lancée. Une lancée maintenant vue avec un esprit de Lhote, en géométrie et composition parfaite, sans efforts pour Henri.

Personne ne peut savoir ce qu'Henri, et les autres prisonniers ont dû endurer. C'est une épreuve tellement surhumaine, unique et effroyable. Mais encore une fois le caractère d'Henri est un facteur majeur du pourquoi et du comment il arrive à se sortir de là et garder, en tout cas pour lui, les séquelles de ces années-là comme une expérience, quelque chose malgré tout de surmontable. En rétrospection il voit ces années-là avec une certaine fierté, il a fait partie d'une expérience humaine, il s'est lié cœur et âme avec des hommes dans une souffrance atroce, ils ont fait partie du même camp, du même enfer. Son imagination qu'il y avait la mer derrière la montagne vue des camps lui a donné l'espoir. Le fait de décider qu'il serait peintre en sortant de là lui a donné la force pour tenter l'évasion trois fois. Mais une grande partie de son cœur humble est y resté, pour ceux qui y sont restés. Son sentiment de privilège dans la vie, de rescapé le suivra toute la vie. C'est le seul camp auquel il adhérera toute sa vie, et ça avec fierté. La seule médaille qu'il acceptera, partagera, et en est fier sera celle de rescapé. Aucune photo, exhibition, film, succès, ni médaille d'honneur s'en approchera.

Son métier ne fait qu'enrichir Henri, tous ses voyages, les occasions de s'immerger dans d'autres cultures, connaître et photographier les gens. Henri a aussi enrichi le métier, avec sa vue déjà forgée il prend des photos humaines. Des photos qui reflètent la sensibilité, des sentiments que nous connaissons tous à une période de notre vie, des photos belles, artistiques et de composition parfaite, mais surtout pleine d'humanité, curiosité, intrigue, géométrie et une gratitude de vivre qui se transmet. Le métier a donc seulement enrichi Henri en « sujets » à photographier, Henri a apporté le reste en lui.

Les voyages d'Henri sont d'une importance énorme dans la continuation de son humilité. De s'installer dans les quartiers défavorisés, d'apprécier toute personne et en voir la beauté, quelle que soit son origine, métier, classe, statut ou passé. De s'immerger jusqu'à en faire partie, de respecter, la volonté d'apprendre, de voyager léger, de faire confiance. Tout ceci reflète son caractère, lui donne l'occasion unique de s'approcher des gens qu'il veut photographier, l'intimité, l'amitié lui donne sa vue.

Avec son matériel très basique, minimaliste et si non prétentieux. De laisser les choses comme elles sont, de ne pas s'interposer, pas de mise en scène, arranger la vérité en dit long sur lui, ainsi que ses calepins venus plus tard, par souci que la vraie vérité soit dite. La lumière naturelle, l'horreur du flash, le 50mm, la fidélité du Leica son choix de matériel est d'une grande modestie et d'y rester fidèle, c'est comme avec ses convictions. C'est comme si la gratitude d'avoir la chance de prendre des photos lui fait dire, « j'en demanderai pas plus », donc il œuvre avec son matériel de base et par respect fidèle à ses convictions en ce qui concerne la photographie. En bagage les « lois » de Lhote, sa propre vue géométrique, il prendra quasiment que des photos en noir et blanc, pour rendre la composition de la photo plus nette, plus évidente mais aussi plus minimaliste, car on se concentre sur l'essentiel sans la couleur. « Au commencement était le regard. Qu'importe le médium technique par lequel l'homme transcrit ses émotions visuelles, seule compte la qualité du regard porté sur les êtres et les choses. Cartier-Bresson a débuté par le dessin, il a poursuivi par la peinture, la photographie et le cinéma documentaire avant de revenir au dessin. Il n'y a pas eu rupture mais continuité. Ce n'est pas là le tableau de fidélités successives, mais

l'expression d'une seule et même attitude dans son rapport au monde. Crayons, pinceaux, appareils ne sont que des outils⁶². »

Par amour de son métier, dans l'esprit d'aider d'autres photographes il créa la fondation Magnum Photos. Il y met ses convictions et opinions, mais ne voudra jamais en être le président ni autre figurine, trop modeste, pas intéressé, trop discret. Il deviendra quand même Magnum et Magnum devient Henri Cartier-Bresson. Ses convictions le font ensuite abandonner la fondation qui en a dévié. Il est connu comme le loup blanc en tant que photographe en son vivant, mais tellement discret que le MoMa a failli lui consacrer une exposition posthume bien avant son décès. Tellement peu pour se mettre en avant qu'il faut le pousser à écrire le chef-d'œuvre « Le moment décisif », encore aujourd'hui une bible pour tout photographe artistique en herbe. Il ne se dit toujours pas photographe. Un photographe extraordinaire et sage, il transmettra et partagera et refusera par modestie et par ses convictions toute décoration à son intention. « Si un homme a du mérite, à quoi bon le décorer ? S'il n'en a pas, on peut le décorer, parce que cela lui donnera un lustre. Consentir à être décoré, c'est reconnaître à l'État ou au prince le droit de vous juger. »⁶³ « ...ne leur reconnaît pas, quel que soit le régime, le gouvernement, l'air du temps. La légion d'honneur, il lui a toujours fait un bras d'honneur. On ne pourra pas dire de lui qu'il peut d'autant mieux la refuser que toute son œuvre l'accepte. Ne respecte qu'une médaille, celles des prisonniers évadés⁶⁴. »

Henri s'est toujours placé en position de peintre et de dessinateur, non de photographe. Jusqu'à la fin il se rend régulièrement au Louvre, comme il l'a toujours fait depuis l'enfance avec sa mère. Il se laisse porter, il fait des croquis, le plus souvent devant La Raie de Chardin et La Charrette de Le Nain. Il a tout de même un reproche à faire au « Grand Louvre » pour son côté nouveau riche, il n'aura jamais mâché ses mots, et leur envoi un courrier pour se faire entendre concernant la Pyramide du Louvre. « La démesure fascine un instant, mais elle devient insupportable à la longue. Seule la mesure ne dévoile jamais son secret. » Si ce n'est pas du Henri ça... Pour cette attitude il recevra souvent des réflexions de la part de ses confrères. On lui reproche de cracher dans la soupe, de dévaloriser le métier. C'est un peu normal, quand on demande à Henri

⁶² Idem, pg. 339-340

⁶³ Idem, pg. 387

⁶⁴ Idem, pg. 387

qui sont les maîtres en photographie, il cite systématiquement des peintres. Il se nomme lui-même « foutographe » ou « fautographe », car tout le monde peut appuyer sur un bouton pour prendre une photo. Il va même aussi loin que de dire que la photographie n'est pas un art, qu'elle n'existe pas. « La photographie est, pour moi, l'impulsion spontanée d'une attention visuelle perpétuelle, qui saisit l'instant et son éternité. Le dessin, lui par sa graphologie, élabore ce que notre conscience a saisi de cet instant. La photo est une action immédiate, le dessin une méditation⁶⁵. »

Henri, si discret, énigmatique mais une vraie présence, élégante et naturelle. Blond aux yeux bleus, teint rosé. Il parle bien, il a de l'humour, ses idées fortes, ironiques, il a un dégoût pour le nouveau riche, il est intellectuel, têtu, différent, atypique. Il ne rentre dans aucune « box ». De son propre aveu, Henri ne s'est jamais fait analyser, mais un ami psychanalyste lui a dit un jour « Vous êtes peut-être fou, mais vous n'êtes pas malade ! » Au moral, il est encore plus mystérieux car son caractère est un bloc tout en étant multiple. Il a en lui le philosophe, l'artiste, le photographe, l'explorateur, l'humaniste, le surréaliste, le mari, le père, l'ami, le travailleur manuel, l'ouvrier, le chasseur, le scout, le reporter, le metteur en scène la liste est sans fin, tout comme lui il est impossible à définir. Angoissé à l'idée de ne pas être partout, il ne veut rien rater de ce qui se passe autour de lui. Toujours l'œil du chasseur aux aguets. Marginal, anticonformiste, anarchiste, laïc, il ne veut adhérer ni appartenir à rien. Un cœur immense, sensible à tous ceux qui sont dans le besoin, humble, débordant de gratitude envers la vie. Il n'a jamais honte d'admettre quand il ne sait ou ne connaît pas, ni de confier aux experts là où il n'est pas doué. Une honte éternelle d'être né de bonne famille, de ne pas être comme les autres. Il « se détourne des virtuoses et des fabricants car rien n'est plus factice et antinaturel que d'agir en dehors de toute nécessité intérieure. La vie et rien d'autre. Ce pourrait être le titre des mémoires qu'il n'écrira jamais⁶⁶. »

Heureusement le cours de la vie d'Henri a été tel qu'il a été, sans quoi il n'y aurait pas eu d'Henri Cartier- Bresson

⁶⁵ Idem, pg. 348

⁶⁶ Idem, pg. 376-377

La veille de l'extinction de cette grande âme, dans sa maison du Lubéron, il y a eu quelques dernières prises de vues. Une est un autoportrait. Le premier remontait à 1933, allongé sur un parapet en Italie, le second montre son ombre. « Il aura simplement changé notre regard sur la vie⁶⁷. » Il a presque atteint ses quatre-vingt-seize ans, à quelques jours près, cela n'aurait eu aucune importance, il détestait les anniversaires et disait « On meurt chaque soir on renaît chaque matin⁶⁸. » Il est décédé le 4 août 2004, « L'œil se ferme sur le siècle » (a400). Il est enterré à Monjustin, son village de prédilection en Haute-Provence, c'est lui qui a choisi. Seulement la famille et quelques amis l'accompagnent pour ce dernier voyage. Symboliquement les habitants de Monjustin ont fait planter un olivier au pied de sa tombe, qui trône à la tête de sa tombe, un hommage des photographes de Magnum. Géométrique, discret et humble.

⁶⁷ Idem, pg. 400

⁶⁸ Idem, pg. 401

“Notre amitié se perd dans la nuit des temps. Nous n'aurons plus ni son rire plein de compassion, ne ses réparties percutantes de drolerie et de profondeur. Jamais de redite, chaque fois la surprise. Mais sa bonté profonde, l'amour des êtres et d'une vie modeste, est pour toujours dans son œuvre⁶⁹.”

Robert Doisneau sur son ami Henri

⁶⁹

Cartier-Bresson, Henri. *L'imaginaire d'après nature*. Paris : Fata Morgana, 1996, pg. 79

BIBLIOGRAPHIE

- AFP (Agence France-Presse). Libération : *Décès de la photographe Martine Franck*, 17 août 2012 : http://next.liberation.fr/arts/2012/08/17/deces-de-la-photographe-martine-franck_840319?xtor=rss-450
- Assouline, Pierre. *Cartier-Bresson L'œil du siècle*. Saint-Amand-Montrond : Gallimard, 2001
- Butler, Heinz. Neue Zürcher Zeitung, Fondation Henri Cartier-Bresson, Xanadu Film. 2003. (Documentaire) <http://www.youtube.com/watch?v=Cz6Fyr-yriQ&feature=fvwrel>.
- Cartier-Bresson, Anne & Montier, Jean-Pierre. *Revoir Henri Cartier-Bresson*. Paris : Éditions Textuel, 2009
- Cartier-Bresson, Henri. *L'imaginaire d'après nature*. Saint-Clément-de-Rivière : Fata Morgana, 1996
- Chéroux, Clément. *Henri Cartier-Bresson Le tir photographique*. Paris : Gallimard 2008
- Clair, Jean. *Henri Cartier-Bresson entre l'ordre et l'aventure*. Paris : L'Échoppe, 2003
- Clair, Jean. *Europeans*. Boston: Thames and Hudson Ltd. 2001
- Delpire, Robert (Direction et Création). *Tête à tête*. London : Thames & Hudson Ltd, 2000
- Dictionnaire, Frönsk-Íslensk orðabók, *Snara vefbókasafn*. <http://snara.is/>
- La Fondation Henri Cartier-Bresson*. <http://www.henricartierbresson.org/index.htm>
- Gervereau, Laurent. *Voir, comprendre, analyser les images*. Paris : La Découverte, 2004
- Joly, Martine. *Introduction à l'analyse de l'image*. Paris : Armand Colin, 2012
- Le Couperet. Henri Cartier-Bresson. Italie. Autoportrait. (Photo) <http://www.lecouperet.net/hcb/en/portret.html>
- Magnum Photos. *Profile d'Henri Cartier-Bresson*. http://www.magnumphotos.com/C.aspx?VP3=CMS3&VF=MAGO31_9_VForm&ERID=24KL53ZMYN

Magnum Photos. Henri Cartier-Bresson. France. Paris. *Place de l'Europe. Gare Saint Lazare*. 1932 (Photo)

http://www.magnumphotos.com/C.aspx?VP3=CMS3&VF=MAGO31_10_VForm&ERID=24KL53ZMYN

Magnum Photo. Henri Cartier-Bresson. France. Alpes-Maritimes. Vence. Février 1944. *Henri Matisse à son domicile, la « Le Rêve »* (Photo)

http://www.magnumphotos.com/C.aspx?VP3=CMS3&VF=MAGO31_9_VForm&ERID=24KL53ZMYN

Robert, Paul, Nouvelle édition du petit Robert. *Le Petit Robert*. Paris : Le Robert, 2011

